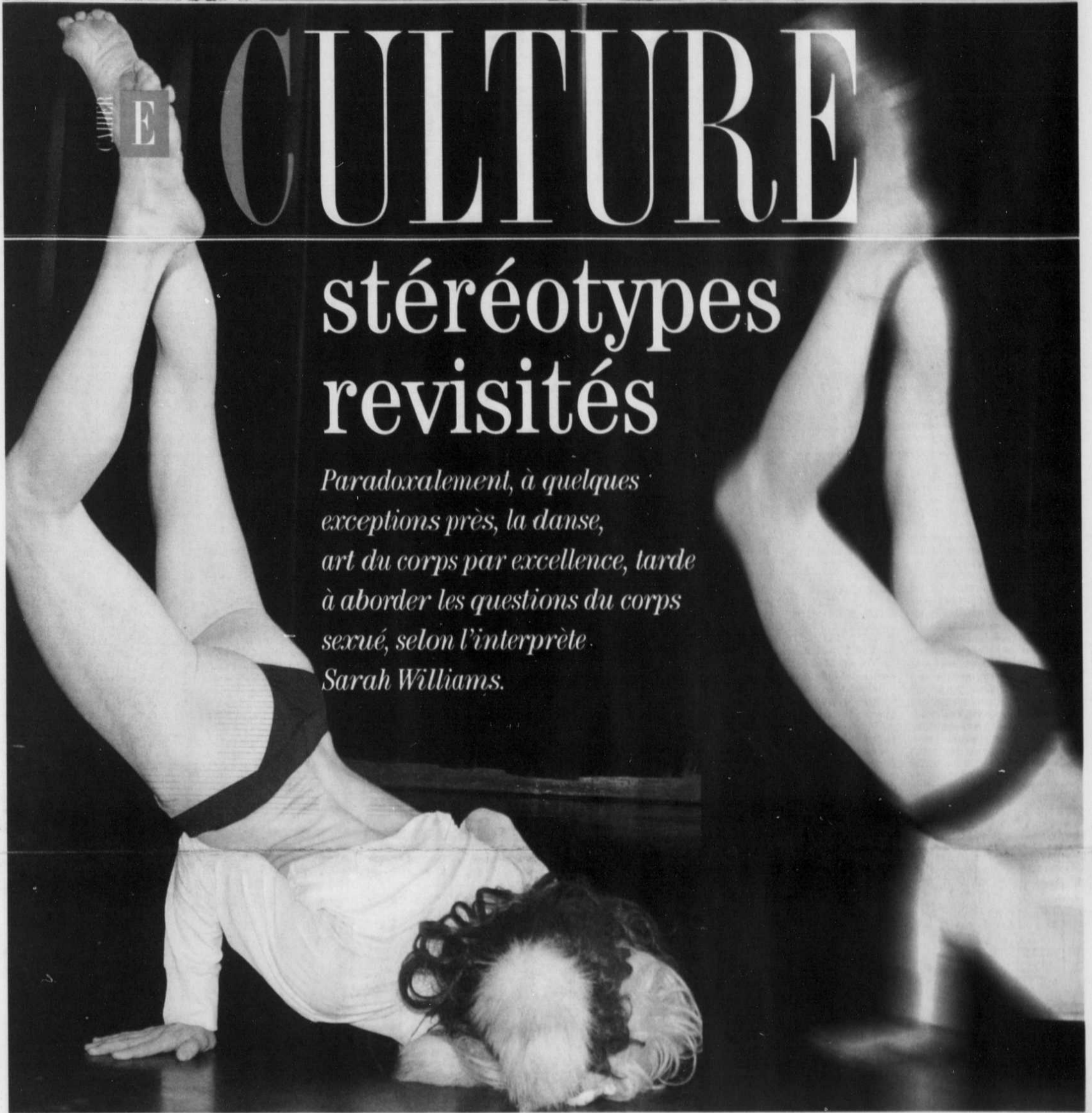




DE VISU
L'homme qui a vu l'orme...
Page E 6



CINÉMA
L'homme, et les femmes,
de La Mancha
Page E 9



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

LA CULTURE

stéréotypes revisités

Paradoxalement, à quelques exceptions près, la danse, art du corps par excellence, tarde à aborder les questions du corps sexué, selon l'interprète.
Sarah Williams.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Montre-moi ton corps et je te dirai qui tu es. L'adage pourrait bien représenter l'époque voyeuriste actuelle. Mais ce corps ultra-médiatisé nous trompe le plus souvent sur son identité véritable. «Je trouve que la danse est en retard par rapport à d'autres formes d'art dans l'expression de la sexualité, du corps, du genre», dit-elle en entrevue après nous avoir montré des extraits de sa *Trilogie sur le genre*, deux solos et un duo de créateurs différents, présentés du 15 au 17 décembre au Studio 303. «J'ai l'impression que la danse est plus souvent prise dans des vieux stéréotypes. Et c'est rare qu'on amène le privé, le personnel dans le public. C'est drôle parce qu'on travaille avec notre corps, on cherche à atteindre le meilleur, l'ultime du corps, mais on le réduit finalement à un objet, un moyen de présenter le travail d'autres artistes.»

Elle dit cela avec la timidité d'une petite fille qui peine à trouver les mots ou n'ose pas trop affirmer catégoriquement les choses. La danseuse quarantenaire

au corps sculpté d'athlète a pourtant tout un parcours derrière elle. Après une première vie à Vancouver, elle a intégré la compagnie La La Human Steps à Montréal en 1990. Depuis, elle a travaillé pour Robert Lepage, Jean-Pierre Perreault, Danièle Desnoyers, Pierre-Paul Savoie, se taillant aussi une place dans l'univers du film (*Léa Pool*) et de la vidéo de danse.

Dysphorie de genre

On la connaît d'abord pour sa «physicalité» exceptionnelle, mais depuis quelques années, elle cherche à explorer toutes les nuances de l'interprétation: le jeu, les états du corps, la performance. C'est pourquoi elle a convié trois artistes aux horizons multiples pour sa trilogie: le danseur-chorégraphe George Stamos, l'artiste interdisciplinaire Nathalie Claude, active au sein de la compagnie de théâtre Momentum, et la «performeuse» galloise Eddie Ladd, formée dans les rangs de la compagnie de théâtre Brith Gof, qui prend le parti de renverser les stéréotypes établis en incarnant des personnages masculins.

«J'ai choisi le mot du thème [«gender», en anglais] et j'ai laissé les créateurs décider dans quelle direction

ils voulaient aller, explique Sarah Williams. Les trois l'ont pris dans des sens très différents.»

Les extraits aperçus sont tirés de *Croque-Monsieur* de George Stamos, un solo dans lequel l'identité sexuelle du personnage reste mouvante, insaisissable, glissant toujours du masculin au féminin, du macho à l'aguiçueuse en passant par les zones plus grises qui les séparent. Le corps y est fragmenté, la tête ne collant pas toujours à ce que la gestuelle des jambes suggère. Une perruque moitié blonde, moitié brune, moitié poupee, moitié peluche, cache d'ailleurs le visage de la «performeuse».

«George questionne [sic] souvent les rôles sexuels et la perception qu'on en a, rapporte la danseuse. C'est une des raisons pour lesquelles je l'ai choisi.» Son point de départ: la dysphorie de genre, ce trouble de l'identité que vivent d'une certaine façon les enfants en cours de développement.

Dans *Glossy Poupée Says Can She*, Nathalie Claude se penche sur l'image de la femme (quoique l'homme y échappe de moins en moins) que renvoie la publicité, la photographie de mode dans les magazines et l'effet d'émulation parfois pervers qui en découle.

«Elle voulait voir comment le médium — la photographie de mode, la publicité — influence la perception du personnage, à quel point on veut être comme eux — voire être eux — ou à tout le moins projeter la même image.» Les paroles de Gertrude Stein, que Sarah Williams se met en bouche, sont juxtaposées aux tableaux.

L'ambiguïté de Hearst

Eddie Ladd porte un regard sur les métamorphoses d'un personnage bien réel, celui de Patricia Hearst, fille du magnat de la presse américaine William Randolph Hearst, à travers le prisme des médias. Kidnappée par un groupe de guérilla urbaine, la Simbyonese Liberation Army, Patti se serait finalement ralliée aux convictions de ses ravisseurs, soi-disant après un lavage de cerveau, perpétrant un vol de banque avec eux et communiquant alors publiquement sous le nom de Tania. Comédienne plus tard dans sa vie, elle a notamment incarné le rôle de Page dans des films du cinéaste underground John Water.

VOIR PAGE 4: WILLIAMS

Immortels Zapartistes

Les Invasions lucides comme si vous y étiez et une revue de l'année

«On veut pas le savoir, on veut le voir», disait Yvon Deschamps dans un de ses fameux monologues. Les Zapartistes l'ont pris au mot. La bande d'alterhumoristes qui sème ses satires politiques engagées à gauche depuis 2001 vient de lancer son premier DVD, d'après son plus récent spectacle *Les Invasions lucides*.

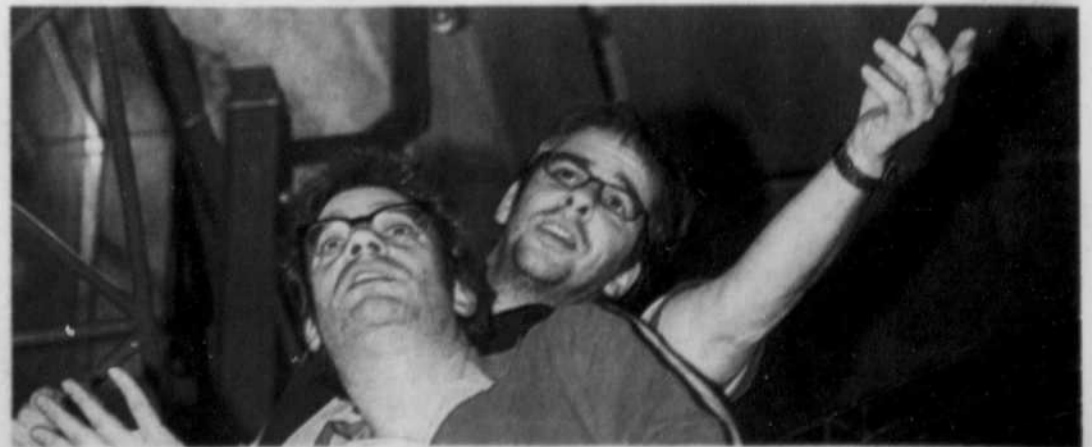
FRÉDÉRIQUE DOYON

Les enregistrements sonores du cabaret *Les Zapartistes contre l'Empire* en 2004 leur avaient déjà donné une seconde vie. Voilà qu'avec l'image en plus, les Zapartistes se payent une portion d'éternité tout en offrant un cadeau de Noël à leur fidèle public. «Ce sont les spectateurs qui nous l'ont demandé», explique en entrevue François Patenaude. «C'est aussi que notre spectacle est long et il n'y avait plus assez de place sur un CD pour les bonus», renchérit François Parenteau. Bref, un DVD pour se faire plaisir et se faire connaître, et une idée de cadeau de Noël (30 \$ chez un

disquaire indépendant près de chez vous — voir la liste sur www.leszapartistes.com) qui tombe à point.

L'étoffe des gags du quatuor, qui traque sans relâche les mensonges et hypocrisies du discours néolibéral dominant (dans la foulée du manifeste *Pour un Québec lucide*), mérite certainement qu'on s'y replonge dans l'intimité du salon. Et voir un François Parenteau incarner Stephen Harper sous un casque de mobylette déclenche tout autant l'hilarité que les discours sirupeux qu'il lui prête, dans un français boiteux habilement imité.

VOIR PAGE 2: ZAPARTISTES



François Patenaude et François Parenteau

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

CULTURE

Changeant Marrakech...



Odile Tremblay

Sa naissance fut placée sous de noirs auspices en terre musulmane. Le Festival du film de Marrakech a poussé dans le paysage en 2001, un peu après le 11-Septembre, hésitant à venir au monde dans la foulée des attentats. À ses débuts, il a surtout défrayé la manchette des magazines *people* français, photos exotiques à l'appui. Les stars posaient aux côtés du roi du Maroc, Mohammed VI, ravi de se faire tirer le portrait avec Carole Bouquet et Emmanuelle Béart. Ça jetait des paillettes sur son blason. Le monarque s'est-il lassé de la compagnie des vedettes? En tout cas, il a passé le flambeau de la figuration à son frère, le prince Moulay Rachid, qui se fait discret devant les caméras. La monarchie n'est pas loin derrière pour autant.

Comment l'ignorer, en effet? À pleines affiches et à plein programme, on nous martèle que le festival de cinéma est placé «sous le haut patronage de Sa Majesté le roi Mohammed VI». Précisons que le monarque ne le finance pas. À quoi bon? Son nom seul suffit à attirer l'essaim des commanditaires obséquieux.

Une sixième édition pour ce rendez-vous de films,

donc, et des virages pris en cours de route, assez vite d'ailleurs. *Paris Match* et compagnie accourent toujours à l'appel marocain. On devrait voir bientôt l'actrice américaine Susan Sarandon (qui reçoit un hommage ici) poser à pleines pages de magazines, en caftan argenté, mollement étendue, telle une odalisque dans un palais des *Mille et une nuits*. Figure convenue. Toutes les actrices de passage à Marrakech se prêtent au jeu du rêve en tapis volant.

La presse *people* tient encore le haut du pavé et court les soirées plutôt que les salles obscures. Mais les films ont pris du galon. Même que les dirigeants de ce rendez-vous rêvent de concurrencer Cannes ou Berlin. Bonne chance à eux et *inch Allah!* Leurs espoirs apparaissent plutôt irréalistes dans un marché de grands festivals aussi encombré. Mais rien n'y fait: ses organisateurs refusent de se concentrer sur le Maghreb ou sur le monde islamique, au mépris d'une certaine logique. Ils jouent la carte internationale, soignent le volet compétitif, affichent la vocation généraliste.

Avec de véritables atouts, il faut le dire. Rare phénomène en pays musulman, les films n'y sont pas filtrés par un comité de censure, à l'encontre du Festival du Caire, par exemple, jaloux d'ailleurs de Marrakech. Ce qui n'empêche pas la censure de fleurir le reste de l'année au Maroc. Le festival a imposé ici une sorte de zone franche. D'où sa longueur d'avance sur les concurrents directs.

Le rendez-vous de Dubaï, bourré de pétrodollars, commence à planter aussi son petit drapeau concurrent. Dubaï, c'est riche, c'est gros, mais la ville tient du centre commercial à ciel ouvert. Pas trop culturelle, l'ambiance, là-bas. Marrakech, nimbée de son aura quasi

mystique, constitue un aimant exotique autrement plus puissant que bien d'autres lieux. Carte atout du festival, qui joue de ses charmes et de ses mirages *ad nauseam*.

Ceux qui connaissent la place Djemâa el-Fna, hantée par les sorciers, les conteurs et les charmeurs de serpents, brûlent d'y revenir. Les autres fantasment. Ça aide à attirer les stars et les cinéastes consacrés, à tout le moins pour les hommages et le jury. Roman Polanski dirige celui de 2006 aux côtés, notamment, de Sandrine Bonnaire, de Jamel Debbouze, de Maria de Medeiros et de Ludivine Sagnier. Pas mal du tout. L'an dernier, Martin Scorsese dirigeait ici des ateliers de cinéaste et compte bien remettre ça en 2007. Cette semaine, Jamel Debbouze, l'acteur français d'origine marocaine, mégastar en France, présentait à la foule *Indigènes*, de Rachid Bouchareb, sur l'écran extérieur de la place Djemâa el-Fna, récoltant un accueil triomphal.

C'est chic et bien organisé, mais pour l'heure les films vraiment puissants manquent à l'appel. Encore que, l'an dernier, le volet compétitif alignait les perles de réalisateurs souvent émergents mais très doués.

Cette année, la cuvée se révèle décidément plus banale, pas déshonorante pour autant, plutôt convenue. Les thèmes sont souvent politiques, soit dit en passant, et la sélection provient vraiment des quatre coins du monde. Quand même, le grand événement du cru, c'est qu'on compte pour la première fois deux films marocains en compétition, issus de la nouvelle génération de cinéastes. Hasard ou signe des temps, tous deux sont flanqués de titres anglais: *What a Wonderful World*, polar ultramoderne de Faouzi Bensaidi (le réalisateur de *Mille mois*), et *Wake up Morocco* de Narjiss Nejjar (à qui on devait *Les Yeux secs*).

Le Festival de Marrakech possède le mérite de ne pas se mordre la queue. En 2001, le Maroc ne produisait que cinq films par année, un chiffre qui a triplé aujourd'hui. De fait, l'État a poussé davantage la roue de son septième art après la création de cette vitrine internationale. Une école de cinéma vient de naître à Marrakech. Sans compter les tournages étrangers, si nombreux au Maroc, qui profitent de l'événement pour proliférer. Les producteurs américains invités au festival font un bond jusqu'aux grands studios de Ouarzazate, aux portes du désert, flairent le sable, se laissent tenter. Des ententes se concluent dans la foulée. Bref, le festival fait rouler l'industrie et peut-être l'art aussi, un coup parti.

Tout cela et les forfaits voyages de Paris à des prix désormais imbattables débouchent bien entendu également sur le pire. La belle ville rouge au pied de l'Atlas, en chantier permanent, souffre de «touristite» aiguë. D'une année à l'autre, on regarde les hôtels pousser ici comme des champignons peut-être vénéreux. Tout le quartier du Palais des congrès affiche une modernité triomphante, insolente. L'authenticité qui fait le charme de Marrakech, confinée dans la vieille médina, sur la place et dans les souks, s'estompe ailleurs. Depuis des lunes, les caravaniers ne font plus reposer leurs montures derrière les remparts. Des dramaturges harnachés attendent désormais le touriste devant les étangs du pavillon de la Menara. On appelle ça la modernité. Mais quand on aime follement cette ville, ses beaux habits neufs vous font hélas aussi grincer des dents...

otremblay@ledevoir.com

ZAPARTISTES

SUITE DE LA PAGE E 1

Ce sont les représentations montréalaises du cabaret *Les Invasions lucides*, au Lion d'Or en septembre dernier, qui ont fait l'objet d'une captation. «C'est "live", en direct; il n'y a pas eu de montage», signalent les deux Français. La réalisation maison à peu de frais («sans aucune subvention de quelque palier de gouvernement que ce soit, donc "vous avez pas déjà payé pour"», peut-on lire à l'endos du coffret) souffre parfois de la répétition des mêmes prises de vue ou d'un montage sommaire. Mais la mise en scène minimaliste, voire un peu brouillonne, a toujours fait le charme des Zapartistes. Qu'à cela ne tienne si elle

se prolonge dans la facture visuelle de la captation.

«On a toujours mis l'accent sur le contenu», souligne Patenaude. «Notre absence d'esthétique est une esthétique», complète Parenteau. La simplicité des moyens héritée de L'Aparté, café-bar qui a vu naître le groupe, permet une spontanéité à laquelle tiennent mordicus les quatre membres fondateurs des Zapartistes (Nadine Vincent et Christian Vanasse en plus des deux Français).

«Le fait de faire des lectures [comme les lecteurs de nouvelles qu'ils parodient souvent], ça nous a donné l'utilisation des lutrins et le droit à la fraîcheur», rapporte Parenteau. On était à Rouyn samedi: la victoire de [Stéphane] Dion [à titre de chef

du Parti libéral] était annoncée à six heures et demie et à huit heures, on faisait un sketch sur lui. On a inventé le concept de la répétée payée devant public...»

Les spectateurs leur servent effectivement de meilleur juge. Un gag tombé à plat sera rapidement rayé de leurs notes en cours de spectacle...

Zapper l'année

L'«accouchement» du DVD à quelques jours de Noël ne clôt pas tout à fait l'année pour le quatuor, qui propose aussi sa désormais traditionnelle revue de l'année, *Zap 2006*, au Spectrum, du 26 au 29 décembre.

Les quatre mousquetaires ont eu trois rencontres de brainstorming,

Christian Vanasse a déjà écrit une chanson sur Dion, mais une bonne part du spectacle reste encore à écrire. Les politiques Jean Charest, Stephen Harper et André Boisclair feront sûrement risible figure dans cette rétrospective déballée mois par mois. Les alterhumoristes comptent notamment souligner l'anniversaire du *Manifeste pour un Québec lucide* (qui a servi de matière essentielle au dernier cabaret) et l'élection-surprise de Stéphane Dion à la tête du Parti libéral. Mais ils en profiteront aussi pour se tourner un peu plus vers l'actualité étrangère: l'élection de Ségolène Royal à la direction du Parti socialiste français, l'anniversaire des émeutes dans les banlieues de Paris, la visite du pape en Turquie, le conflit au Liban, la guerre en Irak et en Afghanistan... Ironie du sort, des sujets refont surface comme

l'Afghanistan, permettant une ou deux reprises de sketches passés encore d'actualité.

Comme ils connaissent déjà le thème autour duquel tournera le prochain cabaret, ils risquent de mettre certaines idées à l'épreuve dès la rétrospective. «Ça va tourner autour de la religion, de l'accommodement raisonnable», indique François Patenaude, sujet très présent cette année avec la crise des caricatures [de Mahomet], ce qui s'est passé au YMCA de l'avenue du Parc, etc.»

Parmi les projets de développement, les Zapartistes veulent notamment offrir davantage de matière dans leur site Internet, forts de leur expérience de captation vidéo. «On veut essayer de faire des *Têtes à claques* de nous-mêmes», dit en riant François Parenteau, clin d'œil admiratif aux fameux clips d'animation humo-

ristiques de www.teteclaques.tv qui font ravage auprès des internautes depuis l'été.

Chose certaine, la formule cabaret des Zapartistes fonctionne très bien, merci. «On a un public d'hyperfidèles; à chaque "show", la salle est remplie aux trois quarts», relève M. Parenteau. Il raconte d'ailleurs que le quatuor fait l'objet d'une question dans le jeu télévisé *L'union fait la force*, diffusé sur les ondes de Radio-Canada. «La question est "pouvez-vous nommer l'un des deux Français du groupe des Zapartistes?", mais personne ne peut répondre», lance-t-il en s'esclaffant devant l'ironie de la situation... «parce que, comme le rappelle judicieusement le slogan des Zapartistes, rire est une si jolie façon de montrer les dents!»

Le Devoir

PROGRAMMATION // HIVER_2007

DANSER
L'IMAGINAIRE

MARGIE GILLIS
PUZZLE DANSE
JOCELYNE MONTPETIT
GAETAN GINGRAS
ALAIN FRANCOEUR
DOMINIQUE PORTE
DEBORAH DUNN

FORFAIT 4 BILLETS... OU PLUS!

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHARRIER MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM 514.525.1500

LE DEVOIR

L'Atelier Grigorian

LA PLUS GRANDE SÉLECTION DE CD ET DVD CLASSIQUE,
JAZZ ET MUSIQUE DU MONDE AU QUÉBEC

GRANDE VENTE
D'ÉTIQUETTES



DECCA

TOUS LES CD ET DVD
Deutsche Grammophon et DECCA
En vente à meilleur prix

g

L'Atelier Grigorian
QUARTIER LATIN

WWW.GRIGORIAN.COM

1589, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL 514-844-6477 MÉTRO BERRI : SORTIE RUE SAINT-DENIS

CULTURE

THÉÂTRE JEUNES PUBLICS

Un large territoire à défricher

La scène québécoise de la « toute petite enfance » est déjà en pleine ébullition...

Naissance de Petits bonheurs il y a deux ans. Partenariat entre Méli'môme et Petits bonheurs il y a un an. Partenariat entre Petits bonheurs et la Maison Théâtre il y a quelques jours à peine. Stages de formation en France et ici. Amorce de réseaux de diffusion... Quand on additionne tout cela, on commence à croire que le théâtre pour la toute petite enfance — le « théâtre pour bébés » — est près d'éclorre au Québec. Petit tour d'horizon.

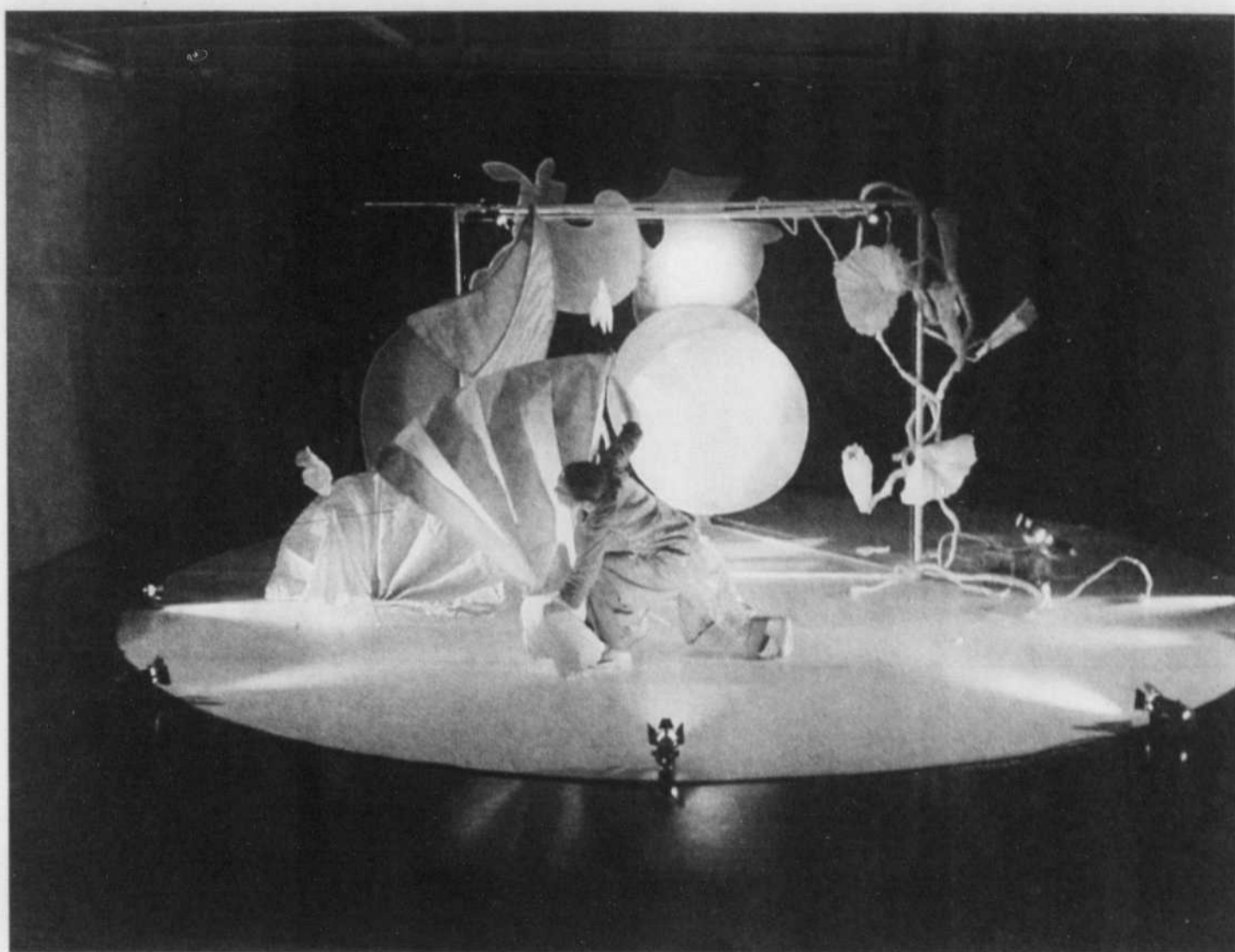
MICHEL BÉLAIR

C'est le 31 mars 2001 que *Le Devoir* consacrait un premier article au théâtre pour bébés (« Bébé au théâtre! »). Avant cette date, une seule autre mention au dossier: celle de la présentation de *L'Air de l'eau* de Brigitte Lallier Maisonneuve et Laurent Dupont lors de l'édition 1996 des Coups de théâtre, un spectacle destiné aux enfants de deux ans. Depuis, nos lecteurs auront vu passer des dizaines de comptes rendus, d'entrevues et de reportages glanés surtout à Reims, lieu d'implantation du festival Méli'môme, mais aussi ici dans les platebandes de Petits bonheurs. Presque six ans plus tard, le temps est venu de faire le point.

Bzz, bzz...

La question est inévitable: c'est quoi, au juste, le théâtre pour bébés?

C'est une proposition artistique vivante s'adressant à des nourris-



SOURCE PETITS BONHEURS

Plis/Son, de Laurent Dupont, une des grandes pointures de petons, a été présenté à la dernière édition des Petits bonheurs, en mai dernier

sons dès l'âge de six mois! La majorité des spectacles composant déjà le répertoire visent les poupons de 10, 12 ou 18 mois et, plu-

sieurs, les 24 mois, qui incarnent une sorte de barrière. Après l'âge de deux ans en Europe, et trois ans ici, on met le pied dans un autre territoire: celui de la « petite enfance » qui est beaucoup plus largement exploré, même ici. Et pour la grande moyenne des ours, ceux du public comme ceux du milieu, toute proposition artistique s'adressant à des moins de deux ans, à des bébés donc, est évidemment, absolument, irrévocablement impossible!

C'est absolument impossible jusqu'au moment où l'on tombe sur une représentation. Surtout sur une représentation d'un « grand » spectacle pour bébés (parce que, bien sûr, ici aussi il y a des réussites exceptionnelles et des trucs plutôt ordinaires), les grandes pointures de petons comme *La Maison de Lisa*, *Les Mains dans la farine*, *Au premier (et)age* ou *Plis/Son*.

Là, on saisit. On saisit en voyant les enfants embarquer sans condition, comme un vrai public. L'expérience est intense et, après avoir tenté de la décrire à plusieurs reprises, on peut certifier qu'elle est d'autant plus intense que la proposition est exigeante. Avec la musique, les objets, les couleurs et le mouvement, les créateurs réussissent à faire s'activer le cerveau des bébés en leur proposant le plaisir, la surprise et la rigueur tout en même temps: j'ai vu là des sourires que le

Bouddha ne se permettrait pas d'envier, mais...

Bon. Même ceux qui entendent parler pour la première fois du théâtre pour bébés devraient maintenant saisir de quoi on parle... et avoir pris le parti des incroyables et des sceptiques. Poursuivons, cher Watson.

Très peu de compagnies québécoises ont jusqu'ici tenté de franchir la barrière des deux ans. On trouve déjà tout plein de spectacles pour les petits à compter de trois ans, mais seul le *Glouglou* de Lise Gionnet et du Théâtre de Quartier a osé s'approcher de la barrière. Ce n'est pas particulièrement l'abondance et l'on se demande ce qui peut bien nous permettre de sous-titrer que le secteur est « en pleine ébullition ». Pourtant, c'est simple: il n'y avait rien il y a cinq ans et des tas de choses sont maintenant déjà faites, derrière. Tout s'est mis à circuler. L'information d'abord, puis les spectacles, puis les artistes, puis les discussions, les ententes, les échanges, les stages, les visites plus fréquentes, les atomes crochus aussi et les pas crochus, le travail ensemble, les limites et les différences, la volonté de poursuivre, les partenariats... Nous en sommes déjà là: le milieu bourdonne, bzz, bzz.

Des contraintes multiples

Mais c'est pas gagné, comme dirait l'autre. D'abord, parce que

le besoin, parce que l'urgence ne se fait pas sentir. Quand on ne sait pas que l'on peut proposer autre chose que les *guezis gouzous* d'usage aux nourrissons de 6 à 24 mois et favoriser ainsi leur développement, on se préoccupe moins de faire en sorte que cela soit possible.

Il y a aussi que c'est tout un défi pour une compagnie de théâtre de s'adresser à un public qu'elle ne connaît pas du tout: comment faire? Comment solliciter la curiosité d'un bébé (et d'une trentaine alors!) pendant 25 ou 30 minutes? Comment proposer un scénario qu'il va pouvoir suivre? Faut-il se servir des mots, ou non? Des objets qu'il connaît? Lesquels? Dans quel contexte? À ce chapitre, on ne peut qu'affirmer que, plus on verra de spectacles pour bébés, plus on sentira le besoin d'en voir puis d'en faire. Ouvrons les portes!

Jusqu'ici, on n'a en fait réussi qu'à mettre en place des structures d'échange; échange d'expertise et de savoir-faire, oui,

mais pas de spectacles puisque le courant ne circule encore que dans un sens. Mais c'est un premier pas important. Et l'on peut certainement dire que le rythme de tout cela s'est considérablement accéléré avec la création de Petits bonheurs il y aura déjà trois ans en mai prochain. On pense aujourd'hui beaucoup plus concrètement.

À la Maison Théâtre la semaine dernière, par exemple, on apprenait que des éducatrices se consacraient à la petite enfance suivaient un stage de formation qui allait leur permettre de « monter » une petite pièce avec les tout-petits dont elles s'occupent. On ne parle pas encore de théâtre pour bébés, mais on s'en approche! Du même coup, Pierre Larivière, de Petits bonheurs, annonçait lui aussi la tenue d'un stage au prochain Méli'môme en mars 2007. De jeunes auteurs d'ici, « chapeautés » par une pionnière du milieu, travailleront intensivement avec Laurent Dupont (qui lui crée pour les bébés depuis une dizaine d'années) durant une semaine. Ça, c'est du concret.

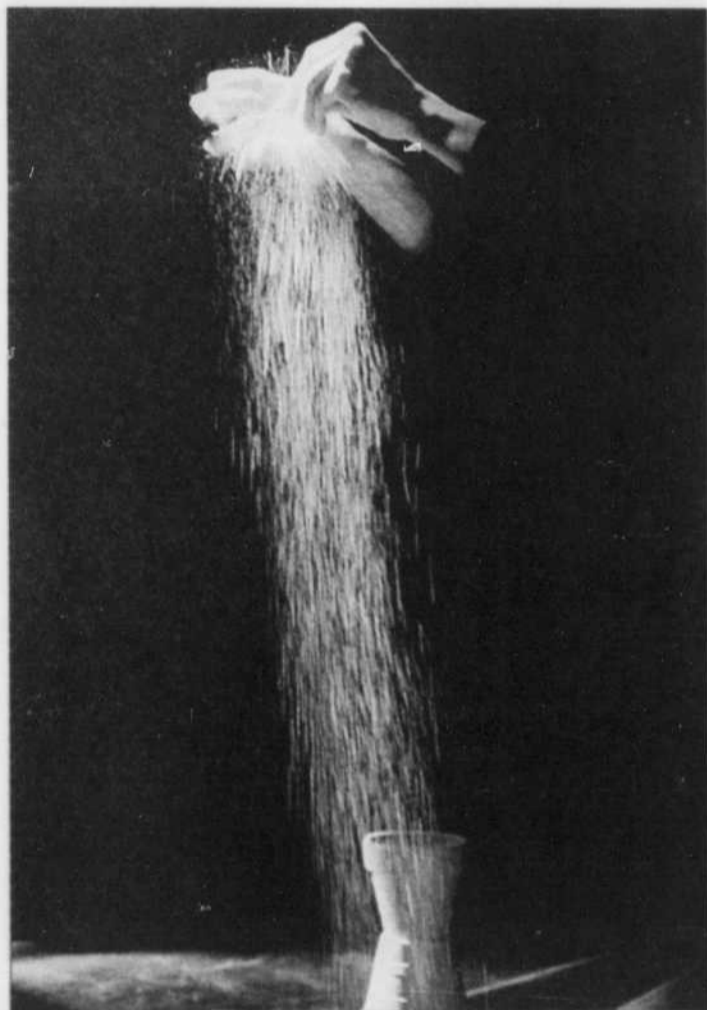
Reste le plus énorme des problèmes lorsqu'on parle du théâtre pour bébés: la diffusion. On peut-on présenter du théâtre pour bébés? Certainement pas dans les salles de théâtre que l'on connaît; il faut plus d'intimité, une distance réduite à son minimum entre le spectacle et les spectateurs. Et il y a la jauge aussi: au grand maximum 50 enfants, pas plus.

En Europe, où le théâtre pour bébés a fait ses premiers pas (?), les structures d'accueil comme les crèches (qui accueillent les bébés dès six et même trois mois) ont joué un grand rôle dans son développement; on doute que les CPE d'ici puissent s'inscrire dans la même dynamique. Qui le fera alors? Le milieu. Il ne semble pas y avoir d'autre réponse possible.

Pourquoi? Parce que personne d'autre ne le fera. Parce que c'est un défi imposant et que le répertoire jeunes publics québécois ne peut que s'enrichir d'une telle éventuelle percée dans ce territoire tout nouveau. Comment? En travaillant tous ensemble au profit du milieu... ce qui peut ressembler à un vœu pieux mais qui n'en est pas moins essentiel. Déjà, une amorce de ce qui pourrait devenir un réseau de diffusion a été plus ou moins mise en place par les principaux diffuseurs qu'il faudra bien appuyer d'une façon ou d'une autre.

Ce n'est pas que l'on souhaite que le théâtre pour bébés devienne le seul nouvel objectif des théâtres d'ici; c'est tout simplement qu'il mérite d'avoir aussi sa place.

Le Devoir



SOURCE MELIMÔME

Une image tirée de la pièce *Les Mains dans la farine*, du Théâtre Ramodal

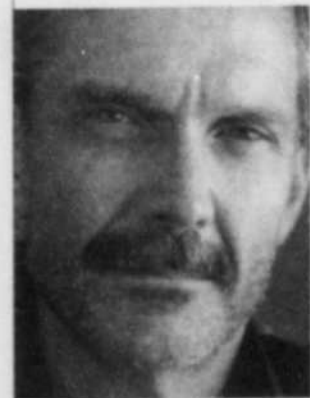
SERGE KRAVEL

MOODS

EN VENTE MAINTENANT

Moods, un incontournable de la musique électro-jazz. Authentique, sophistiqué et captivant, cet album instrumental est, sans contredit, le cadeau idéal pour le mélomane averti!

WWW.SERGEKRAVEL.COM



LE THÉÂTRE DE QUARTIER ET LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI PRÉSENTENT

Les petits orteils

De Louis-Dominique Lavigne

POUR LES PETITS DÈS 4 ANS



TARIFS FAMILLE!

DU MERCREDI 27 AU DIMANCHE 31 DÉCEMBRE À 13H ET 15H

Théâtre d'Aujourd'hui
Salle Jean-Claude Germain
3900, rue Saint-Denis, MontréalPLUS DE 400 REPRÉSENTATIONS!
UN CLASSIQUE DU TEMPS DES FÊTES!

Renseignements et billetterie : (514) 282-3900

LE DEVOIR

99

Québec

99

99

99

99

99

99

99

99

99

99

Le dernier don Juan
de Neil Simon
mise en scène de Monique Duceppe

traduction et adaptation de Benoit Girard
Claude Prigent Edith Cochrane
Diane Lavallée Marie Michaud
concepteurs
Marcel Dauphinais Daniel Fortin LASC Prairie
Christian Thomas Normand Blais

DU 13 DÉCEMBRE AU 3 FÉVRIER

DUCEPPE

www.duceppe.com

Théâtre Jean-Duceppe Place des Arts www.pda.qc.ca
514 842.2112 1 888 842.2112

CULTURE

DANSE

Nébuleuse chorégraphique

EN VRAC

BAS-RELIEFS

Projet piloté par Marie-Josée Chartier et Danse-Cité
Jusqu'au 16 décembre
à l'Espace libre

FRÉDÉRIQUE DOYON

Rencontre entre des artistes de Toronto et de Montréal, *Bas-Reliefs* laisse une impression de flottement étrange qui colle bien à l'univers de l'artiste Betty Goodwin, autour de laquelle gravite la pièce.

Le diptyque chorégraphique est né dans le cadre du volet Traces-Interprètes de la compagnie Danse-Cité, qui donne à un danseur ou une danseuse l'occasion de bâtir son projet de A à Z. Interprète de la première heure sur la scène chorégraphique contemporaine de la métropole, à l'époque où les Ballets jazz de Montréal, le groupe Nouvelle-Aire, Pointépiénu et Eddy Toussein composaient l'essentiel du paysage dansant, Marie-Josée Chartier est partie vivre à Toronto, où elle a longtemps dansé pour Dancemakers avant de créer ses propres chorégraphies. Elle a signé 25 œuvres, mais c'est à titre d'interprète (quoique fortement engagée dans le processus de création) qu'elle agit ici avec son ami et collègue Dan Wild.

Elle a donc voulu joindre les deux moitiés de son existence professionnelle et tirer le meilleur des deux métropoles canadiennes pour bâtir son spectacle. Il lui était tout naturel d'inviter la chorégraphe québécoise Ginette Laurin, avec qui elle avait déjà travaillé, et le metteur en scène Guillaume Bernardi, reconnu pour son style très physique et novateur. La danseuse, dont le travail s'enracine presque toujours dans l'art visuel, a choisi l'univers de Betty Goodwin, auquel tous les collaborateurs ont adhéré.

Ce qui surprend et fascine, c'est la parenté, voire la complémentarité entre les deux pièces chorégraphiques proposées par chacun des chorégraphes. L'une explore une



Dan Wild et Marie-Josée Chartier dans *Bas-Reliefs*

JEREMY MIMNAGH

relation de dépendance un peu malsaine entre dominant et dominé. Le masque qui cache le visage du premier et la cape qu'elle porte renvoient à des figures archétypiques de contes. On dirait un croisement entre *La Belle et la Bête* et *Le Petit chaperon rouge*, auxquels on aurait redonné leur dimension mystérieuse et un peu perverse d'origine.

Après cette drôle de plongée dans l'inconscient, l'autre du duo nous transporte dans la mémoire. Un homme évoque le souvenir d'une femme qu'il a aimée sans peut-être tout à fait se l'avouer.

Les qualités d'interprétation des deux danseurs ressortent surtout dans leur champ de pratique respectif: Dan Wild habite totalement son personnage et parle avec aplomb; Marie-Josée Chartier, plus féline, s'exprime avec son corps. Des maladresses surgissent quand l'un s'aventure trop dans le champ de l'autre.

Le travail de l'image photographique et vidéo (Jeremy Minnagh

et Peter Mettler) est superbe et finit d'absorber le spectateur dans une drôle de nébuleuse chorégraphique. Le décor (Julie Fox) composé de trois immenses toiles tendues, sur lesquelles sont projetées les images de corps en suspens et de brouillards, fait aussi quelques clin d'œil à l'esthétique de Goodwin, comme ce tremplin qui sort d'un côté de la scène, permettant la suspension du corps de la danseuse.

L'amalgame de toutes ces propositions artistiques individuellement fortes se traduit toutefois par la difficulté de se laisser totalement ému par l'ensemble.

Le Devoir

et Peter Mettler) est superbe et finit d'absorber le spectateur dans une drôle de nébuleuse chorégraphique. Le décor (Julie Fox) composé de trois immenses toiles tendues, sur lesquelles sont projetées les images de corps en suspens et de brouillards, fait aussi quelques clin d'œil à l'esthétique de Goodwin, comme ce tremplin qui sort d'un côté de la scène, permettant la suspension du corps de la danseuse.

L'amalgame de toutes ces propositions artistiques individuellement fortes se traduit toutefois par la difficulté de se laisser totalement ému par l'ensemble.

Le Devoir

Corps harnachés mais libres

Après avoir bourlingué à travers l'Europe et clôturé la grande Biennale de la danse à Lyon avec son *Sacre du printemps* cet automne, la Compagnie Marie Chouinard présente sa dernière création, *Body Remix / Les Variations Goldberg*, au Grand Théâtre de Québec le 11 décembre. Souvent sur pointes et munis de béquilles, de cordes, de harnais et d'autres contraintes, les dix magnifiques danseurs trouvent leur espace de liberté dans cette suite de fragments chorégraphiques jumelés à la musique remixée des *Variations Goldberg* de Bach.

captations chorégraphiques. Les dernières acquisitions valent le détour: le splendide *Amelia* d'Edward Lock, *Gene Kelly: Anatomy of a Dancer* de Robert Trachtenburg, *Modern XX Dance Company*, signé Anne Teresa de Keersmaecker (de la compagnie Rosas). L'institution organise chaque année une vente de livres à prix modiques (de 5 à 15 \$). On peut même y trouver des ouvrages de collection rares... Jusqu'au 15 décembre, à la Bibliothèque de la danse (4816, rue Rivard). Voir le site www.esbgm.org pour les horaires.

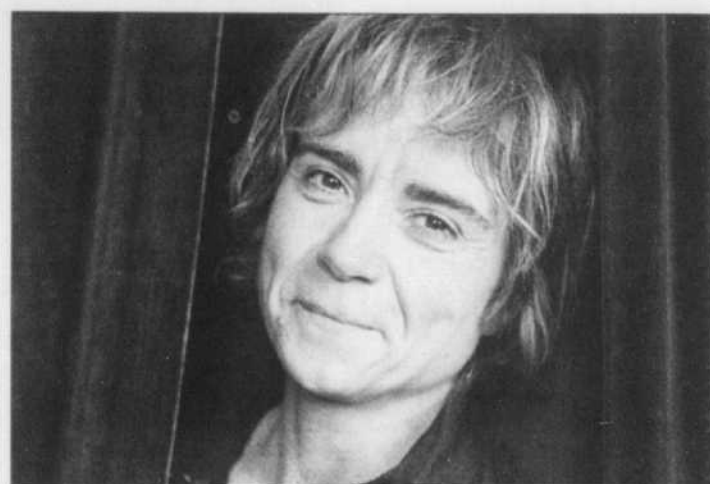
Le retour du répertoire

Le répertoire des années 80 et 90 de Daniel Léveillé reprend vie à travers le spectacle *Jeux de rôles*, du 13 au 16 décembre, à l'Agora de la danse. Sous l'égide de Manon Levac et Ivana Milicevic, dix finissantes du programme de baccalauréat en danse relèvent le défi d'incarner des duos et un quatuor de ce répertoire. L'intégrale de *Jeu* (1980) et *But I Love You* (1982), un extrait du *Sacre du printemps* (1982) et deux extraits de *Jules et Juliettes* (1994) nous font (re)découvrir des œuvres constituant un bel échantillon de ce qu'a pu être la danse-théâtre québécoise des années 80. Réservations à la billetterie de l'Agora de la danse: 514 525-1500.

Frédérique Doyon

Des livres sur la danse

C'est le secret le mieux gardé en ville: une bibliothèque entièrement dédiée à la danse se cache dans l'antre de l'École supérieure de ballet contemporain. Le charmant historien de la danse Vincent Warren, ex-premier danseur des Grands Ballets canadiens, se fait toujours un plaisir de partager ses inépuisables connaissances, toujours truffées de petites anecdotes, avec les visiteurs. Le public peut aussi visionner sur place ou emprunter (s'il est abonné) des DVD ou vidéocassettes de documentaires ou de



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Sarah Williams

WILLIAMS

SUITE DE LA PAGE 1


En duo avec l'interprète Jackie Gallant, Sarah Williams explore dans *Patti. Tania. Page*, la transformation de Patricia Hearst, de la victime à l'agent terroriste à l'icône, du point de vue des différents médias — la presse, le cinéma, la photographie. « Qui crée ces personnages? », se demande Sarah Williams. *Est-ce Patti elle-même ou les mé-*

dias? Probablement un peu des deux... mais à quel point l'un nourrit-il l'autre? »

Le Devoir

TRILOGIE SUR LE GENRE

Sarah Williams
du 15 au 17 décembre
au Studio 303
(372, rue Sainte-Catherine Ouest,
bureau 305)



LA SÉRIE CINQUIÈME SALLE

MULTI-PRÊTS PRÉSENTE

FORTIER DANSE-CRÉATION

MONTREAL


SOLO 1 X 60 - UN JARDIN D'OBJETS
13 AU 16 DÉCEMBRE 2006

CHORÉGRAPHE ET INTERPRÈTE: PAUL-ANDRÉ FORTIER
COLLABORATEURS: TAKAO MINAMI ALAIN THIBAUT, JOHN MUNRO, TAKAO MINAMI DENIS LAVOIE, GINELLE CHAGNON
COORDINATEURS: YAMAGUCHI CENTER FOR ARTS AND MEDIA (JAPON), PLACE DES ARTS (MONTREAL), GRAND THÉÂTRE DE LORIENT (FRANCE)

Dans un environnement visuel proche de l'installation, le Solo 1 X 60 établit un jeu complexe de complexités entre mouvement, image et musique. Un homme danse seul sur le fil des tensions urbaines. Ce funambule, au corps toujours aussi impertinent et avide de transgresser les codes établis, propose un nouveau regard sur l'homme dans la cité.

Directeur de la programmation: Michel Gagnon

TARIFS: 28 \$ (adulte) 18 \$ (étudiant)
*par spectacle, taxes et relevances incluses

Multi-Prêts  Place des Arts

RÉSERVEZ VOS BILLETS DÈS MAINTENANT
514.842.2112 • 1.866.842.2112 • www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514.790.1245

Grande-Bretagne

RUSSELL MALIPHANT COMPANY


ONE PART II
TRANSMISSION
PUSH

Chorégraphe Russell Maliphant

7.8.9. DÉCEMBRE, 20 h

Site pierre-mercure Billetterie: 514.987.6919
CENTRE CULTUREL QUÉBÉCOIS ADMISSION: 514.790.1245

RETOUR DE LA COMPAGNIE COURONNÉE PRIX DU PUBLIC AU FINI 2001
DERNIÈRE CE SOIR



« Osmoses chorégraphiques (...) Il y a sans conteste une signature Maliphant (...) l'approche danse-lumière-musique fascine. »
(Le Devoir, 6 décembre 2006)

www.dansedanse.net

Danse-Cité 25 ANS

la trace des créateurs

MARIE-JOSÉE CHARTIER BAS-RELIEFS


traces-interprètes

CONCEPTION ET DIRECTION ARTISTIQUE Marie-Josée Chartier INTERPRÈTES Marie-Josée Chartier et Dan Wild CHORÉGRAPHE Guillaume Bernardi et Ginette Laurin CINÉASTE Peter Mettler COSTUMES ET SCÉNARISTE Julie Fox COMPOSITEURS Gaétan Leboeuf, Alexander Macswen ÉCLAIRAGISTE Lucie Bazzo ASSISTANT AU CINÉASTE, MONTAGE D'IMAGES ET PHOTOGRAPHE Jeremy Minnagh ASSISTANTE ARTISTIQUE ET RÉPÉTITRICE Heidi Strauss

Chartier incarne tout ce que l'on peut désirer de la part d'une interprète mature. Elle danse avec une autorité complète et n'a rien à cacher.
REBECCA TOKO: THE GLOBE AND MAIL

Prévente 2 billets pour 30\$
Achetez avant le 6 décembre pour profiter de cette offre.
Valable pour les représentations du 6 au 9 décembre.

DU 6 AU 16 DÉCEMBRE, 20H
1945, rue Fullum, Frontenac
Réservations 514 521-4191



NOS ARTISTES EN VEDETTES

Paule-Andrée Cassidy

nouvel album disponible dès maintenant avec la participation de Bia et les charbonniers de l'Enfer

www.pauleandreecassidy.com

Andréanne Alain

Magnifique. Très habité. On sent qu'elle est dans un état d'hypnose lorsqu'elle chante. Beaucoup de couleur. Superbe réalisation. — Alain Brunet, La Presse

Un très beau coup de cœur. — Sonia Benezra, 98.5FM


En spectacle le 19 janvier 2007 au Studio-Théâtre de la Place des Arts

www.andreannealain.com

TRILOGIE MUSIQUE

En avant la musique

La chanson dans les aventures de Tintin



MUSIQUE



DOUZE NOËLS DE DAQUIN
 Chef d'œuvre de l'orgue classique français
 François Zeitouni (orgue), Bernard Levasseur (baryton)
 DIMANCHE 10 DÉCEMBRE à 15 H - Église du Gesù
 Billets : 21 \$, 17 \$ (étudiants, âge d'or)
 1202, rue de Bleury
 Montréal (métro Place-des-Arts)
 www.gesu.net 514-861-4036

JAZZ

Les meilleurs et les absents

SERGE TRUFFAUT

Ah! Les référendums. De ce côté-ci de la frontière, on les aime bien. De l'autre côté, de la frontière s'entend, on les apprécie tellement qu'on profite de chaque élection pour en organiser une ribambelle. Et ce, sur tout comme sur rien. Bon. Tout ça pour vous signaler le magazine *Down Beat* vient de publier les résultats du 71^e que ce mensuel vient d'effectuer auprès des lecteurs.

Puis? Il n'y a pas à dire, le monde vieillit. On a la certitude que le seul fait de vous mentionner cela vous permet de deviner en partie les résultats. Tenez, si on prononce saxophone ténor, qu'allez-vous répondre? Sonny Rollins? Vous avez tapé dans le mille. Pour la énième fois, l'homme qui aimait faire rebondir ses notes comme une balle de ping-pong sous le pont de Brooklyn, le pont dont l'architecte n'a jamais vu la fin.

Oui... Rollins demeure le chéri des amateurs devant Charles Lloyd, le saxo des chakras, des saluts au soleil, des méditations au petit matin. Après eux, il y a Joe Lovano, fallait s'y attendre, puis Chris Potter, on se demande bien pourquoi, et James Carter, l'homme influencé par les musiques accompagnant les aventures de Bugs Bunny, Elmer Fudd et Sylvester. On note une absence, et de taille: Houston Person. Et une autre: Dave Murray.

En plus de rafler les honneurs dévolus aux saxos de l'année, le duo Rollins-Lloyd a fait main basse sur ceux accordés à l'artiste de l'année ainsi qu'à l'album de l'année. Et ce, dans le même ordre que celui souligné plus haut. Pour ce qui est du disque, Rollins s'est hissé au premier rang avec *Without A Song (The 9/11 Concert)* sur étiquette Milestone. Quant à Lloyd, il s'est glissé au deuxième rang pour *Sangam* sur étiquette ECM.

En troisième place, il faut s'en réjouir, on retrouve Andrew Hill dans les deux catégories. Pour quel enregistrement? *Time Lines* édité par Blue Note. Soit dit en passant, après Hill, on lit le nom de ce fabuleux guitariste et compositeur qu'est Bill Frisell qui, avec *East/West* sur Nonesuch, signe une des meilleures gallettes de 2006.

Dave Holland

Sonny Rollins mis à part, le grand gagnant s'appelle Dave Holland. On l'a consacré groupe de l'année, *big band* de l'année et contre-bassiste de l'année. Bon, contre-bassiste on veut bien, quoi qu'après des années et des années de bons et constants services, il serait temps que George Mraz ou Richard Davis occupent les premières places du podium ne serait-ce qu'une fois.

Mais pour le reste, groupe machin et grand orchestre, pffff... On ne compte plus le nombre de fois qu'on a voulu apprécier ses récentes productions parce qu'on avait adoré en son temps le *Conférence of The Birds* avec Anthony Braxton, Sam Rivers et Barry Altschul, comme on avait goûté chaque note de l'album solo qu'il avait proposé au début des années 1980. Mais là...

Franchement, ce que ce Britannique d'origine nous reflète mois après mois, c'est du froid, donc de l'ennui. Sa musique, on dirait qu'elle a été conçue dans le but de ne jamais déranger le bourgeois et sa bourgeoisie. En cela d'ailleurs il excelle. Mais on comprend ces gens qui, parce qu'ils ont entendu cette

esthétique sans relief, estiment que «le jazz, c'est platte».

Pianiste de l'année? Keith Jarrett suivi de Brad Meldhau, soit les abonnés à ces positions. Après eux, McCoy Tyner, Hank Jones, Herbie Hancock (il n'est pas rendu à jouer des machines-loops-infotrués?) et Geri Allen. Celle-ci est beaucoup trop loin dans le palmarès. Et puis, comment se fait-il que Ray Bryant n'est jamais du lot? La réponse: son sens du blues, sa maîtrise de la note sale, dérange encore. Autrement dit, il n'est pas assez fade, pas assez froid, pas assez universitaire. Remarque, ce n'est pas nouveau. Lorsque l'extraordinaire Don Pullen était de ce monde, ce pianiste qu'adorait tant Charles Mingus, il était toujours ignoré.

Le saxo alto? Vous dites... Phil Woods? Vous frappez dans le mille. Lui et Lee Konitz se disputent la première place depuis la nuit des temps. Peut-être moins, mais enfin... Après eux, il y a Greg Osby, Ornette Coleman et compagnie, mais il n'y a pas de John Zorn. Lorsqu'on a constaté qu'il y avait ce qu'il faut bien nommer une méprise... Passons!

L'album historique

L'album historique? *Thelonious Monk/John Coltrane At Carnegie Hall* sur Blue Note. Ce choix coule de source. Après eux, il y a Miles Davis pour *The Cellar Door Sessions 1970*. De cette liste, on tient, on insiste même pour vous encourager vivement à faire l'acquisition, si ce n'est déjà fait, de *Gil Evans - The Complete Pacific Jazz Sessions* sur Blue Note. Incidemment, cette dernière est une fois de plus élue étiquette de l'année devant évidemment ECM, Mosaic, Verve et Concord. Curieusement, High Note vient beaucoup trop loin, Criss Cross est surévaluée, alors que Nagel Hayer, Fresh Sound et Tzadick sont totalement ignorés.

Pour ce qui est du blues, c'est encore et toujours B. B. King qui est musicien de l'année. Mais cette année, ce qu'il y a d'intéressant, voire de notable, c'est qu'on retrouve James Blood Ulmer, ex-guitariste d'Ornette Coleman, en troisième position juste derrière l'éternel Buddy Guy. Ce dernier a hérité de la palme décernée au disque de l'année pour *Bring Em In* sur Jive. Derek Trucks Band le suit ainsi, et surtout, que Guy Davis pour ce petit bijou qu'est *Skunkmello* sur Red House. Si vous appréciez le blues acoustique, vous allez adorer cette production. C'est tout.

Le Devoir

MUSIQUE CLASSIQUE

Un marathon pour la quarantaine de la SMCQ

C'est jeudi prochain que la Société de musique contemporaine du Québec (SMCQ) fêtera son anniversaire, lors d'un concert-marathon dédié au piano

CHRISTOPHE HUSS

La formule du concert du jeudi 14 décembre s'est assez vite imposée au comité artistique de la SMCQ. «Cela demanderait des moyens faramineux pour arriver dans un seul concert, ou même dans une seule saison, à donner une idée de nos activités depuis quarante ans», dit Walter Boudreau, le directeur artistique de la SMCQ depuis 1988.

Le «grand brun aux baskets rouges» est fier des 150 commandes, des plus de 200 créations et du nombre impressionnant de premières montréalaises d'œuvres du répertoire de la musique contemporaine. «J'avais fait faire un exercice à mes collègues du comité artistique d'aller fouiller sur le site Internet de la SMCQ et de relever par décennie les œuvres jugées incontournables. Si j'avais voulu mettre ça sur scène, cela aurait coûté quatre millions pour quatre concerts.» Il est vrai que certaines compositions demandent un déploiement impressionnant: Walter Boudreau cite par exemple *De Matière* de Louis Andriessen, pour soixante-douze musiciens et chanteurs et qui dure plus de deux heures.

Instrument unique

Le directeur artistique de la SMCQ est assez heureux de son idée de consacrer au piano le concert du quarantième anniversaire. D'abord, parce que le vivier de pianistes qui se sont fait un nom dans le domaine de la musique contemporaine à Montréal est très impressionnant (ils seront neuf sur scène jeudi); ensuite, parce que la formule permet de ne froisser aucun ego. «Je voyais déjà venir les remarques du genre: "Pourquoi avez-vous choisi mon trio pour flûte, violon et piano, alors que de mon collègue vous jouez une œuvre pour trente-huit musiciens?" Avec le piano, pas de problème: tous les compositeurs qui ont du bon sens ont écrit pour cet instrument-là.»

Malgré l'absence de grand déploiement, Walter Boudreau souligne bien que, quels que soient les moyens, «ce qui compte c'est de témoigner d'une musique qui se veut originale et de son temps, qui corres-



Walter Boudreau, le directeur artistique de la SMCQ

ponde à une certaine réalité au moment où elle est écrite, en espérant bien sûr que certaines œuvres resteront comme témoins de l'époque.» La musique témoignant de son époque est un thème qui tient à cœur au directeur de la SMCQ: «Prenez la Pastorale de Beethoven. Le compositeur, à cinq minutes de marche de chez lui, est en plein bois. Maintenant, si vous voulez écrire une Pastorale dans le coin de Vienne, c'est très difficile. Ce sera une Pastorale avec de la pollution, des TGV et des autoroutes. La Pastorale de Beethoven nous donne un cliché socioculturel d'une époque, mais comme icône musicale, c'est un chef-d'œuvre, comme Le Sacre du printemps de Stravinski ou Wo bist du, Licht? de Claude Vivier.»

Déméure et missions

Walter Boudreau se réjouit que le concert de trois fois soixante-dix minutes donne un peu dans la mesure: «La démesure, c'est un peu ma signature!» Chaque œuvre utilisera le même piano, sauf celle de Bruce Mather qui exige un piano en seizième de tons. La composition la plus ancienne est *Asymétries n° 1* de Serge Garant, cofondateur de la SMCQ — avec, entre autres, Wilfrid Pelletier, Jean Papineau-Couture et Maryvonne Kendergi — et qui dirigea, de la création, en 1966, à sa mort, en 1986, cette insti-

ligné-t-il. Il n'y en a pas à Laval, à Longueuil, à Boucherville, à Sorel, à Saint-Jérôme, etc. Le problème de la musique au Québec, c'est que nous n'avons pas de circuit. La musique de tradition européenne se limite à un grand centre, Montréal, un moins grand centre, Québec, à deux festivals et à quelques activités sporadiques. Le développement du public est crucial. C'est pour cela que nous avons la SMCQ jeunesse, avec le «musicoteur» d'Yves Daoust et le festival Montréal Nouvelles Musiques, dans lequel j'espère toucher 15 000 personnes lors de la prochaine édition. Mais il faut, en plus, créer un vrai circuit musical et gagner davantage l'attention des médias, car ce n'est pas parce qu'on ne vend pas beaucoup de sofas qu'on ne fait pas d'excellents sofas.»

Et pour ce qui est de l'absence du nom du «boss» au programme du concert du 14 décembre, ne croyez ni qu'il puisse s'agir d'un excès de modestie — «je ne fais jamais d'excès de modestie, quelle absurdité!», dit-il en s'esclaffant —, ni que vous échapperez à sa présence, puisqu'il nous promet une amusante surprise, en vidéo...

Collaborateur du Devoir

PIANO FORTE!

Concert du quarantième anniversaire de la SMCQ. Œuvres pour piano de Serge Arcuri, Denys Bouliane, Yves Daoust, Louis Dufort, José Evangelista, Sean Ferguson, Serge Garant, Michel Gonneville, André Hamel, Bruce Mather, Luc Marcel, Serge Provost, John Rea, Gilles Tremblay et Claude Vivier. Salle Claude-Champagne de l'Université de Montréal, le jeudi 14 décembre à 19h.

Hommage à Vienne.

Le spectaculaire Concert du Nouvel An!

L'Orchestre Strauss de Montréal™

Peter Sommerer, chef (Vienne)
 Zsuzsa Kolacsai, soprano (Budapest)
 Zoltán Nyári, ténor (Budapest)

Dancours membres du Budapest International Ballet

Salle Wilfrid-Pelletier | 1 janvier 2007
 Place des Arts | 14h30

Billets:
 Place des Arts 514-842-2112 - www.pda.com
 Admission 514-790-1245

Groupes de 10 et plus, composez le 1-800-845-7807

Information: 1-800-545-7807 • www.salutetovienna.com

Hydro Québec présente

les séries Pro Musica 2006-2007

UNE PAUSE SUR MESURE

SÉRIE ÉMERAUDE - PIANO EN RAFALE

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, 19 H 30

NICHOLAS ANGELICH
 piano
 Lundi, 11 décembre 2006

«Le nouveau grand du piano!»
 (Le Monde de la musique)

PROGRAMME
 Arabeske, en ut majeur, op. 18,
 et Phantasiestück, op. 12, de Schumann
 Fantaisie, op. 116
 et Klavierstück, op. 119, de Brahms

Billets : 35 \$, 30 \$, 15 \$ (étudiants) (taxes et redevance en sus)

En vente à la Place des Arts : 842-2112
 Renseignements : Pro Musica, 514-845-0532

Place des Arts (614) 842-2112 1-866-842-2112
 www.pda.qc.ca Réseau Admission 514-790-1245

SMCQ 40 ans déjà!

Société de musique contemporaine du Québec
 Walter Boudreau, directeur artistique

PIANO FORTE!

Concert anniversaire
 Jeudi 14 décembre 2006, à 19 h
 Salle Claude-Champagne, UdeM

9 pianistes de prestige, 15 compositeurs,
 19 œuvres pour piano solo...
 une annonce officielle, un lancement de disque
 C'est la fête, sortez vos ballons!

Admission 514 790-1245
 www.smcq.qc.ca

Richard Desjardins solo
 2 février, 20h
 à La Tulipe

Billets en vente
 514-529-5000
 ou www.admission.com

Vox d'Amérique
 du 2 au 3 février 2007
 www.tva.ca

DE VISU

L'homme qui a vu l'orme...



SOURCE MAISON DES ARTS DE LAVAL
Le peintre Marc-Aurèle Fortin

LES ENFANTS ET MARC-AURÈLE FORTIN

Maison des arts de Laval
Jusqu'au 28 janvier

RENÉ VIAU

Marc-Aurèle Fortin (1888-1970) peignait le Vieux Sainte-Rose, presque la cam-

pagne alors, ses grands ormes et ses maisons pittoresques bien avant l'arrivée du 450. Dans ses toiles, comme saisies de saccades d'inquiétude, une nature grandiose y encadre une vie villageoise et bucolique. Les arbres surplombent le paysage. Ils semblent absorber les maisons. Leur force tranquille pourraient défer l'urbanisation galopante. Mais, à bien y regarder, on perçoit une angoisse sourde qui menace ces images rassurantes où la vie campagnarde, protégée par de tels remparts verdoyants, y est comme encerclée et prise d'assaut. On sent dans ces ormes la force de ce vent qui, parfois, en tournant, peut prendre d'assaut les branches et les secouer si fort pour le faire craquer.

Destin tragique

Les ormes. Ils apparaissent aux couleurs de l'été indien,

masses touffues et rougissantes. Ailleurs, la végétation se fait luxuriante. Dans *Ombres d'été* (vers 1925), les volutes des feuillus s'offrent, pacifiées, au soleil brûlant de juillet. Les ormes de Fortin épousent les saisons. L'orme déploie en arcs ses branches noueuses et dégarnies dans *Automne à Sainte-Rose* (vers 1938). L'hiver, les branches sinueuses ploient sous les giboulées. A cette icône « de l'artiste à bicyclette », peintre des nuages, des cieus et des arbres, fait pendant la figure pathétique du peintre au soir de sa vie. L'image de Fortin, malade, diminué, exploité par un homme de confiance inculte qui vendait ses œuvres à vil prix, a frappé l'imagination. Pas mal de ses œuvres furent même saccagées quand la maison du peintre fut expropriée pour laisser le passage à l'autoroute des Laurentides. Paradoxalement, tandis que l'on retrouve ici tous les ingrédients du mythe romantique de l'artiste souffrant, ce destin tragique n'a-t-il pas contribué à sa fortune critique? Au côté de dessins d'enfants, l'exposition de Laval rend hommage à celui qui a peint « les grands arbres et toutes les vieilles maisons de la région ». Le catalogue retrace les sources d'inspiration de Fortin de même que sa manière de travailler. Fortin, nous apprend-on, dressait ses couleurs sur un fond noir, ce qui les faisait ressortir en une note singulière. Documentant longuement l'œuvre, l'historien d'art François-Marc Gagnon y décèle un « refus » de la ville et, par là même, « un refus de l'histoire ». On sait que pour Fortin l'art non figuratif « n'était que bon à jeter au poêle ». Dans cette même ligne du vieux poète, Fortin rejoint Clarence Gagnon, qui s'en prenait à « l'immense blague de l'art contemporain ». Jugé réactionnaire par les automatistes, ce peintre du terroir fait l'objet d'une redécouverte muséale actuelle qui tente de le réhabiliter.

On sait que pour Fortin, l'art non figuratif « n'était que bon à jeter au poêle »

ressortir en une note singulière. Documentant longuement l'œuvre, l'historien d'art François-Marc Gagnon y décèle un « refus » de la ville et, par là même, « un refus de l'histoire ». On sait que pour Fortin l'art non figuratif « n'était que bon à jeter au poêle ». Dans cette même ligne du vieux poète, Fortin rejoint Clarence Gagnon, qui s'en prenait à « l'immense blague de l'art contemporain ». Jugé réactionnaire par les automatistes, ce peintre du terroir fait l'objet d'une redécouverte muséale actuelle qui tente de le réhabiliter.



Paysage, Sainte-Rose

SOURCE MAISON DES ARTS DE LAVAL

Moderne sans le savoir?

Chez Fortin, aussi et même sous les ormes, « la cabane à sucre » n'est jamais loin (*Neige de novembre*, vers 1948). Et pourtant, derrière ce thème régionaliste rassurant, François-Marc Gagnon est d'avis que, « si les idées qui la soutiennent sont détestables », certains de ses tableaux « plus fauves », en quelque sorte, seraient « plus modernes que le peintre n'aurait jamais pu l'imaginer ». Je pourrais même adhérer à ce point de vue, tant le texte appa-

rait nuancé et en somme plein d'enseignement, si, pour une raison étrange, la vision d'un Marc-Aurèle Fortin ne me ramenait irrésistiblement au premier lieu où j'ai pu voir de ses œuvres, soit la Rôtisserie Laurier. A l'âge où je commençais à fréquenter ce resto d'Outremont, presque en culottes courtes, le poulet grillé, en quart, en demi, me semblait un régal. Des serveuses en uniforme vert pastel chaussées de chaussures orthopédiques blanches proposaient aux clients: cuisse ou poitrine, viande blanche ou brune.

Leurs silhouettes cachaient le temps de prendre les commandes un grand format de Marc-Aurèle Fortin. Entre deux trophées gagnés dans des concours de tir au fusil, la toile faisait la fierté du propriétaire. En face, avec sa vitrine encadrée de marbre, la galerie L'Art français était le marchand attiré de l'artiste. Ce n'étaient pas tant le poulet ou les frites croustillantes qui étaient vantés des clients du Laurier, mais bien la sauce. Cette sauce brune, tout le monde l'aimait. Je me suis toujours de-

mandé en quoi elle était censée être si extraordinaire puisque moi, qui ne pouvais l'avaler, je la trouvais banale.

A ce qu'il paraît, comme l'explique François-Marc Gagnon, « Fortin commençait par quelques vieilles maisons canadiennes et quelques idées dépassées », mais cela « finissait par un tableau ». Un tableau, on s'en doute. Mais un bon ou un mauvais tableau? Question de goût, comme la sauce du Laurier...

Collaborateur du Devoir

Eva Lapka

« Caprices spontanés »
Sculpture et relief

Jusqu'au samedi 23 décembre 2006

GALERIE BERNARD

5926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H3W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-20h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca

MARIO MEROLA

www.MarioMerola.net

Cette année donnez un cadeau original...

Laissez-vous inspirer par notre choix exquis de petits-formats raffinés, à prix abordables.

Gravures prêtes à encadrer à partir de 60\$



Aussi disponibles, nos certificats-cadeaux pour tous achats et service d'encadrement.

Gravures déjà encadrées à partir de 115\$



Venez voir notre choix exceptionnel de gravures anciennes et d'œuvres contemporaines en magasin.

Œuvres contemporaines à partir de 300\$



Galerie Mazarine se charge du paiement des taxes sur tous vos achats jusqu'au 31 janvier 2007.

1448A Sherbrooke Ouest, Montréal (Qc) H3G 1K4
Station de métro Guy Concordia
www.galeriemazarine.com

GALERIE mazarine

Tél: 514-982-6566

Mardi au Vendredi : 11h00 à 18h00

Samedi : 10h00 à 17h00



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Côte à Côte

11 juin - 31 décembre

06
Automne

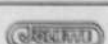
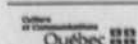
Petit et concis
17 septembre - 31 décembre

Un seul arbre

Alexandre Hollis vu par Louis Warren
15 octobre - 14 janvier 2007



145, rue Wilfrid-Corbell
Joliette (Québec) CANADA
(450) 756-0311
www.musee.joliette.org
Mercredi au dimanche, 12 h à 17 h



Bibliothèque et Archives nationales du Québec vous invite à assister à la mise en lecture

DÉPAREILLÉ : HOMMAGE À GASTON MIRON

avec Christian Vézina et Robert Lalonde

À l'Auditorium de la Grande Bibliothèque
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal

Le jeudi 14 décembre à 19 h
Une mise en lecture de Christian Vézina
produite par BANQ et le Théâtre Barbare,
en collaboration avec les Éditions de l'Hexagone.

Entrée libre dans la limite des 300 places disponibles.
Renseignements 514 873-1100 / www.banq.qc.ca

Visitez l'exposition
Gaston Miron, l'œuvre-vie
présentée à la Grande Bibliothèque
jusqu'au 2 juin 2007.

Bibliothèque et Archives nationales
Québec

DE VISU

Claude Tousignant: la couleur seule

MODULATEUR LUSO
CHROMATIQUEClaude Tousignant
Art mur
Jusqu'au 22 décembre

RENÉ VIAU

Jaune. Blanc. Violet. Bleu. C'est l'œil rempli de ces couleurs franches que l'on ressort de l'exposition de Claude Tousignant. Ces couleurs, pour Tousignant, sont devenues une façon d'entreprendre autant de constructions monochromes. Un peu comme le feraient d'immenses origamis d'aluminium, mais en plus réguliers et verticaux, des plans se plient, rectilignes, dans l'espace. Recouverts d'une seule de ces couleurs, tantôt ils se referment à la façon de stèles, tantôt ils se déploient ailleurs en accordéon comme des paravents. Comme autant d'effractions du rectangle dans une structure pivot, huit de ces œuvres à connotations architecturales composent cette exposition.

Blanches, jaunes, bleu ciel ou violettes, ces pièces reflètent l'éclairage dirigé sur le mur. La lumière y circule en un jeu d'ombres, d'éclats et de dégradés. Elle s'infiltré dans les interstices de ces reliefs. Elle accroche les angles. Elle effleure le jeu sériel des modulations de ces géométries variables. Toujours Tousignant s'enracine fortement dans une certaine tradition moderniste radicale, celle de l'épure, de la réduction, du questionnement sur le tableau comme objet et de la peinture comme fenêtre. Se colinant aux limites de la peinture et de la sculpture, Claude Tousignant, déjà dans le passé, avait réalisé des «toiles-sculptures». Premier piège? Sommes-nous devant une sculpture colorée autour de laquelle nous sommes invités à tourner ou devant une peinture dans l'espace qui tente d'intégrer le spectateur à ses parcours?

Après avoir trouvé l'angle privilégié, le spectateur se confronte à ce qui devient alors «l'affaire» de couleur. Cette prise de possession, soudain, transcende les frontières traditionnelles de ces disciplines en secouant leurs li-

mites. Avec ces *Modulateurs*, Claude Tousignant tente de réaliser une ambition: celle-là même ainsi définie lorsqu'il déclarait, déjà en 1972, vouloir amener «la peinture à sa source, là où il ne reste que la peinture vidée de toute chose qui lui est étrangère, là où la peinture n'est que sensation». Aujourd'hui, est-il si paradoxal que la vérification de cette affirmation doive passer à travers le biais du tridimensionnel? Nous quittons cette idée que la peinture abstraite ne se conçoit que dans la relation prédominante à l'espace du mur. Engageant l'œuvre au-delà du tableau et de son champ, le déplacement envahit le regard tandis que ses œuvres s'emparent d'une nouvelle morphologie.

«De toute façon, expliquait déjà Claude Tousignant en 1987 au critique d'art Normand Thériault, au point où j'en suis, après avoir fait plusieurs fois le tour de la question, j'arrive à penser qu'après tout, la définition nette entre la peinture et la sculpture n'est pas si importante que cela.» Ses *Modulateurs* s'ouvrent aux plissements verticaux qui les traversent. À la lisière du rabat qui les articule, ce pli brouille les pistes. Il génère des écarts. Il imprime dans l'œil même du spectateur une perception qui se décline tout aussi bien en ouvertures soudaines que lentement. Avec agilité, en dehors de tout lieu fixe, le «passage» exprime aussi un «démontage». C'est également «l'image du tableau» qui est transformée, alternée, par ce désir de l'artiste de faire un art qui ne soit pas de la sculpture ou de la peinture au sens habituel du terme. Sensoriels, puristes mais pas austères, ces *Modulateurs* campent au-delà des frontières pour faire jubiler la couleur. Par son inventive méditation, Claude Tousignant affirme la vitalité d'un «genre», si genre il y a. Car, à bien y regarder, le monochrome épouse les individualités.

THE SUCCESS
OF WAITINGJustin Stephens
Fonderie Darling
Jusqu'au 23 décembre

Posé au mur et au sol sur des tasseaux de bois, *Site-Specific/Non Specific*, un tableau déséquilibré à la surface recouverte de trames fines, semble faire implorer les couches de jaune qui le recouvrent. Jouant sur l'accrochage mais aussi sur le motif, adoptant la position du «sceptique alerte», le peintre masque dans une autre toile les points de rencontre de lignes concentriques en rayon pour nous les dévoiler dans la toile d'à côté. Comme l'indique le titre de son exposition, Justin Stephens aime les ruptures d'ordonnement, les petites catastrophes picturales qu'il sème comme autant d'embûches et qui font durer le plaisir. Ces peintures déballet en vrac distance ironique, aspects excentriques, petites touches personnelles perturbatrices et analyse très serrée du vocabulaire pictural et de ses règles internes dans un ensemble délicieusement décalé.

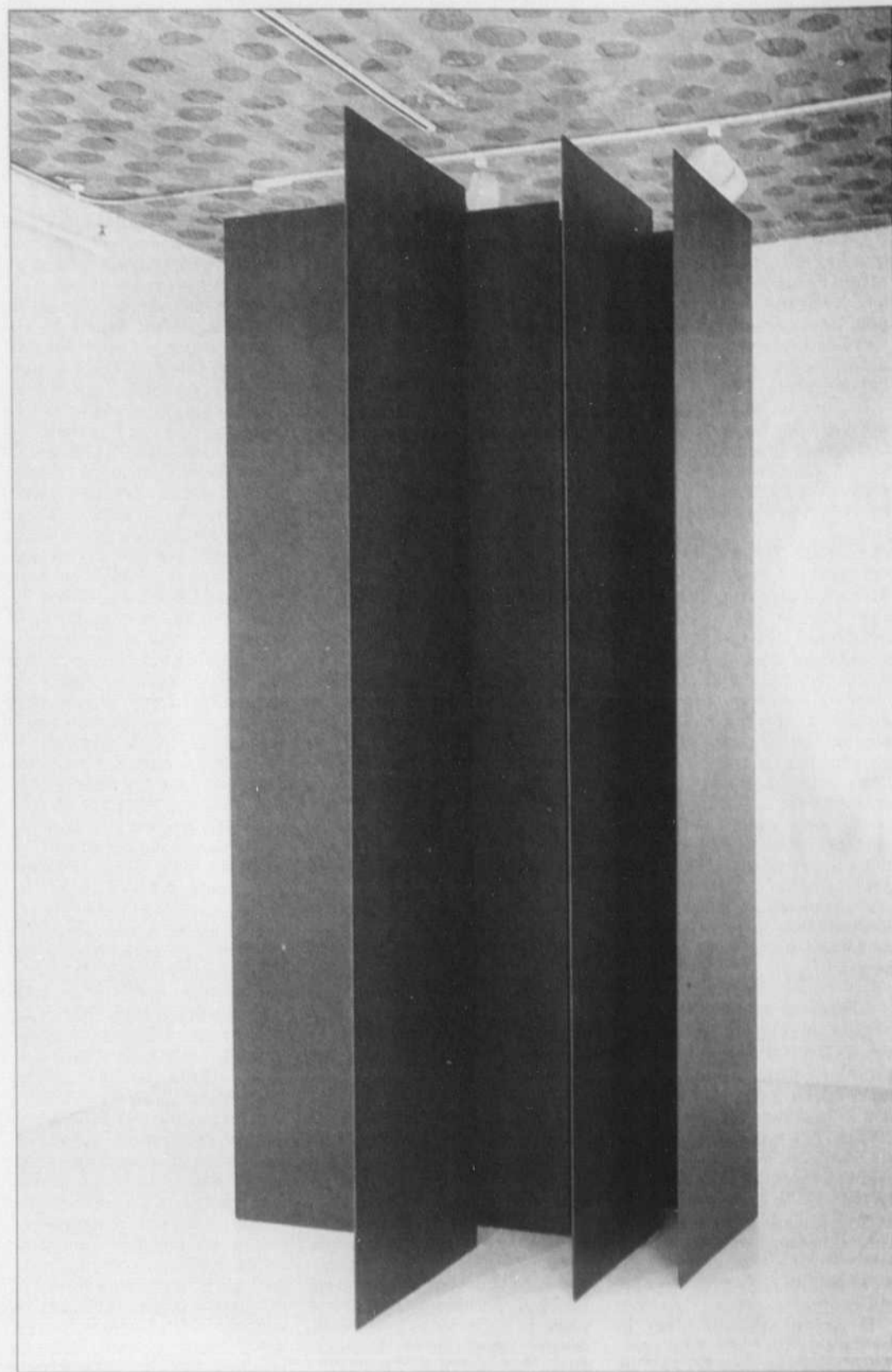
SOFT SHAPES

Vivian Gottheim
Galerie Joyce Yahouda
Jusqu'au 16 décembre

Des dessins évoquent des blasons et des formes héraldiques tout en rappelant l'anatomie humaine. Certains d'entre eux, numérisés et agrandis plusieurs fois, présentent une texture faite de lignes et de modulations. Ces suggestions tactiles et sensorielles intriguent.

C'est fou le nombre d'animaux qui gambadent en liberté dans les expositions en ce moment. À la galerie MaLure du Centre des arts visuels (jusqu'au 22 décembre), Manuel Lau montre une série d'estampes à partir de *Chiens vagabonds*, admirant ainsi chez ces êtres errants «leur capacité de survie». Mi-femme, mi-oiseau à cheval, les sculptures en bois de Suzan Vally construisent des êtres hybrides. À la Maison de la culture Côte-des-Neiges (jusqu'au 14 janvier), les peintures de Carolina Hernandez-Hernandez font de ces animaux les témoins muets de la cruauté humaine. Ses œuvres d'un réalisme magique dépeignent notre rapport parfois conflictuel avec la nature. «Expulsées de ses entrailles, écrit le poète mexicain Yvan Leroy, les bêtes y sont sanctifiées avec la déraison de son regard, comme un coup de pinceau laser sur la toile de la vie.» Dans une installation intitulée *Handle with Care*, Brendan Fernandes, au Centre d'art actuel Skol, fait s'échapper des biches kitsch façon Bambi d'un labyrinthe de caisses en carton en une métaphore unique du déplacement et de la migration (jusqu'au 16 décembre).

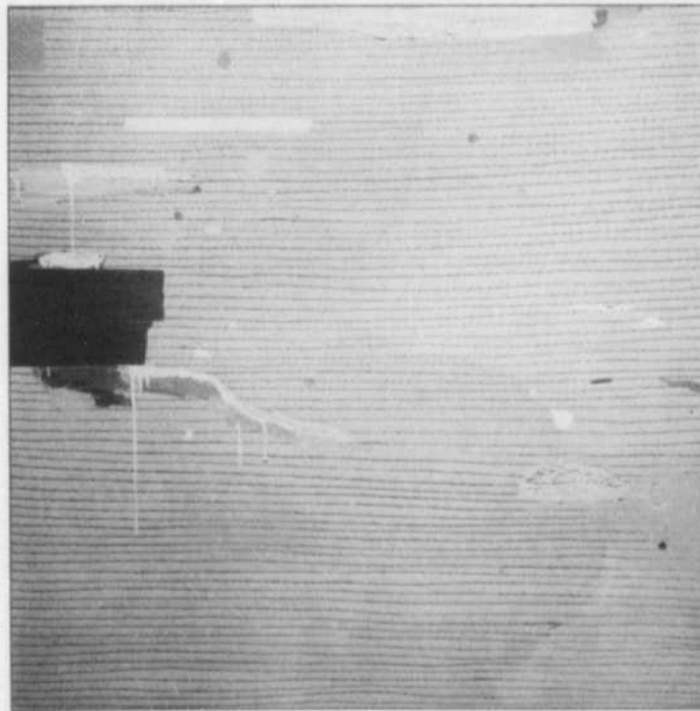
Collaborateur du Devoir



Modulateur luso chromatique # 6, de Claude Tousignant

GUY L'HEUREUX

Sensoriels, puristes mais pas austères,
les *Modulateurs* de Claude Tousignant
campent au-delà des frontières
pour faire jubiler la couleur

Un des tableaux de l'exposition *Site-Specific/Non Specific*, de Justin Stephens, à la Fonderie Darling

SÉRIE « AVEC OU SANS SUCRE »
CAUSERIE LE DIMANCHE MATIN

ENTRÉE LIBRE

« LA CRÉATION COMME AUTO-THÉRAPIE »
CONFÉRENCIER INVITÉ : PIERRE BERTRAND, PHILOSOPHE

DIMANCHE 10 DÉCEMBRE 2006
CAFÉ ET CROISSANT SERVIS DES 11 H, CONFÉRENCE 11 H 30

LES IMPATIENTS

100, rue Sherbrooke Est, bureau 4000, Montréal, M1 514-842-1043

Matière / terre

Luc Archambault

Bols et vases à pâte brisée

Salon des métiers d'art du Québec
2-21 déc. 2006, 11h-21h
Place Bonaventure, M1 - kiosque # 203
www.Luc-Archambault.qc.ca

Voyagez dans le temps
avec votre vieille CAM

Sur présentation de votre CAM périmée,
nous vous offrons un voyage dans le temps
à moitié prix. Embarquement immédiat!
Le McCord est à deux pas!

MUSÉE McCORD

690, rue Sherbrooke Ouest (angle Victoria)

BONNIE BAXTER
BAPHOMET / TRAMONTANO

du 15 novembre 2006 au 13 janvier 2007

FOFA Gallery Vitrites, Édifice EV, Université Concordia
1515 rue Saint-Catherine Ouest, Montréal

UNIVERSITÉ Concordia Faculté des beaux-arts

PARACHUTE

revue d'art contemporain, contemporary art magazine

POUR RÉAGIR À LA SUSPENSION DE LA PUBLICATION,
ÉCRIRE À : halt@parachute.ca

INFO : www.parachute.ca

CULTURE

DVD

Atteindre au grand art...

PAUL CAUCHON

Non, on ne fera pas de comparaison entre *Sol et Gobelet* et *Passe-Partout*. Tout ce débat entre les mérites respectifs des émissions pour enfants à quelque chose d'un peu vain depuis quelques semaines, dans le style «ma génération contre la tienne».

Contentons-nous de souligner que Radio-Canada lançait la semaine dernière le deuxième coffret DVD des deux «drôles de pistolets» qui ont fait les beaux jours de la télévision publique à la fin des années 1960 et au début des années 1970.

Et comme dans le cas du premier coffret, on ne peut qu'être fasciné par l'imagination délirante des deux créateurs de cette série (Marc Favreau et Luc Durand écrivaient les épisodes à tour de rôle, en une parfaite symbiose). *Sol et Gobelet*, c'est vraiment le triomphe de l'esprit: décor minimal, très peu de trucs, on se fie à l'imagination, pas de grand orchestre, pas de grand déploiement. Mais quelle douce folie, alors que les deux clowns jouent sur tous les registres de l'humour, de la *commedia dell'arte* au *slapstick* en passant par les jeux de mots et l'absurde. La description des épisodes est en soi un véritable programme. Ainsi *Le Maxicrobe*, épisode de novembre 1968, qui nous apprend que «Par erreur, *Sol et Gobelet* enferment un microbe dans un pot plein de vitamines». Avec un point de départ aussi farfelu, on peut atteindre au grand art.

Des incontournables

Le distributeur Imavision a vendu 10 000 exemplaires du premier coffret, semble-t-il. Celui-ci tombe à pic pour le temps des Fêtes, avec 18 épisodes de 1968 à 1971, qui avaient été choisis par Marc Favreau lui-même avant sa mort il y a un an, réunis en trois DVD. En supplément, le coffret propose deux entrevues, l'une de Marc Favreau à RDI en juillet 2003, et une autre de 1999 à l'émission *Liza* avec Favreau et Durand.

Incontournable, bien sûr. Et les fans de Marc Favreau prendront bien note que *Analekta* réédite ces jours-ci en CD *Le moule de la poule c'est l'œuf*, l'unique conte pour enfants qui avait été écrit et interprété par Marc Favreau lui-même en 1975, avec sa marionnette Yoyo (avec la voix de Micheline Guérin).

Dix ans après *Sol et Gobelet*, *Passe-Partout* s'imposait auprès des enfants. Et 15 ans après *Passe-Partout*, le Canal Famille (devenu Vrak-TV) prenait la relève. *Radio Enfer* en a fait les beaux jours.

Radio Enfer était une *sitcom* pour jeunes, tournée devant public, dont l'action se situait dans la radio étudiante d'une école secondaire. Les gags n'évitaient pas la facilité ou la caricature, mais l'émission était jouée et interprétée rondement, sans temps



mort, et on peut y revoir avec amusement le jeune François Chénier et le très jeune Robin Aubert, qui par la suite s'est distingué dans un rôle beaucoup plus sombre avec *Temps dur*.

La série était écrite par un collectif d'auteurs (dont faisait partie François Parenteau, futur Zartiste) et elle avait été créée par Isabelle Langlois, qui a par la suite connu la gloire avec *Rumeurs*. Les 26 épisodes de la saison 1 sont réunis dans ce premier coffret. On en profitera pour souligner comment les émissions pour enfants sont de véritables pépinières de talents chez les auteurs, une observation qui concerne autant l'époque de *La Boîte à surprises* que *Radio Enfer*. Dans une *galaxie près de chez vous*, ou d'autres titres comme *Le Club des 100 watts* ou *Watatatow*.

L'année dernière était parue en DVD tout juste avant Noël la fameuse émission spéciale des Fêtes du *Temps d'une paix*. Après ce classique traditionnel, voilà son contraire, le *Noël chez les Paré de La Petite Vie!* Cette émission spéciale d'une heure propose de véritables morceaux de bravoure: une parodie de la Nativité (avec Popa/Claude Meunier en saint Joseph gossant son bois et Moman/Serge Thériault accouchant d'un Marc Labrèche en couche), les costumes hallucinants de Lison/Josée Deschênes qui exerçait ses talents de couturière, Thérèse/Diane Lavallée et sa boîte vide de trous de beigne, les dialogues hilarants entre Popa et son «cousin jumeau» prénommé Stimé (Stéphane Rousseau), et enfin cette apparition-surprise en toute fin d'émission de Céline Dion chantant un classique western de Ding et Dong. Dans son genre, c'est un autre incontournable.

Le Devoir

Sol et Gobelet/Coffret 2, Radio-Canada et Imavision
Sol: Le moule de la poule c'est l'œuf, *Analekta*
Radio Enfer, Saison 1, Ciné Télé Action International et TRX Distribution
Noël chez les Paré, *Avanti* et Imavision

LIVING IN A MATERIAL WORLD

George Harrison
 CD + DVD
 Apple - EMI

SYLVAIN CORMIER

En 1973, entrant dans le studio installé au sous-sol de la compagnie Apple pour enregistrer ses premières nouvelles chansons à la suite du phénoménal triple disque *All Things Must Pass* et du non moins historique *Concert For Bangla Desh*, George Harrison était enfin un homme libre. Emancipé des Beatles, à quelques poursuites près (ce sera le sujet de la chanson *Sue Me, Sue You Blues*), il était pour la première fois son propre réalisateur, désormais capable de vivre sans la relative protection du «mur du son» de Phil Spector. Ouste, les mille millions d'instruments compressés au maximum et grossis avec une chambre d'écho de cathédrale, procédé qui avait rendu *All Things Must Pass* un peu trop monumental au goût de l'ex-Beatle tranquille. Éléance, simplicité et tact étaient à l'ordre du jour. Mine de rien, George et sa petite bande de copains (Gary Wright et Nicky Hopkins aux claviers, Klaus Voorman à la basse, Jim Keltner et un certain Ringo Starr à la batterie «double») créèrent rien de moins qu'un petit chef-d'œuvre, au confluent de la pop et de la spiritualité: *Living In A Material World*.

Oui, oui, chef-d'œuvre. C'est ce que l'on s'entend pour dire aujourd'hui, dans la confrérie des «beatlemaniques dépressifs du monde entier» (comme disait Gotlib), voire parmi les exégètes patentés en histoire du rock. À l'époque, la critique avait été mitigée. Le succès d'*All Things Must Pass* rendait les attentes insurmontables et, surtout, on en avait un peu jusque-là de Krishna et du Lord mentionnés à chaque détour de refrain. Pensez, une chanson s'intitulait *The Lord Loves The One (That Loves The Lord)*. À la fin, jugeaient plusieurs, ça confinait au préchi-précha. Aujourd'hui, toute cette religiosité semble plutôt sympathique et bienveillante en regard des dogmes et autres fatwas de nos temps troublés. Le gentil George, apaisé, heureux, sentait briller en lui-même une douce lumière, sorte de variante de *All You Need Is Love* des Beatles, en laquelle il reconnaissait sa «divinité intérieure»: Lord Krishna. Grand bien lui faisait.

C'est surtout l'esprit de plénitude que l'on retient. La voix si extraordinairement tendre de George, son jeu de guitare «slide» si extraordinairement mélodique, les arrangements si extraordinairement raffinés, baignent l'auditeur dans un bien-être absolument pas béat. La réécoute — ou la découverte, c'est selon — confirme à quel point l'auteur-compositeur de *While My Guitar Gently Weeps* était parvenu à maturité: au-delà de la merveille folk-pop qu'est *Give Me Love (Give Me Peace On Earth)*, au-delà du chouette boogie de la chanson-titre (qui évoque ironiquement la rencontre avec John, Paul et Ringo), ce

Des coffrets pour Noël

DISQUES



George Harrison, photo tirée du coffret *Living In A Material World*

son les grandes ballades, toutes si belles qu'elles en sont poignantes, *The Light That Has Lighted The World*, *Who Can See It, Be Here Now*, *That Is All*, qui élèvent ce disque au sommet.

Un tel album méritait le plus noble emballage en CD, et c'est que nous obtenons, grâce aux bons soins de Dhani et Olivia Harrison (qui pourraient en remonter à Yoko Ono sur la gerance d'un héritage): je ne saurais recommander plus chaleureusement l'édition limitée en coffret, avec le magnifique livret de 40 pages (où l'on voit George habillé en archevêque, avec une limousine derrière et un festin devant, comme quoi la religiosité n'empêchait pas l'autodérision), avec le DVD complémentaire (un peu court, mais appréciable), ainsi que les versions alternatives et raretés indispensables à toute bonne réédition (le démo de *Sue Me, Sue You Blues*, notamment). C'est plus cher, mais c'est pour la vie.

UNE SIMPLE MÉLODIE ANTHOLOGIE DE LA CHANSON QUÉBÉCOISE DE 1900 À 1960

Coffret de 10 CD
 Artistes divers
 Disques XXI

Chez Disques XXI, on est pragmatique. Quel est le meilleur moyen de sauvegarder l'essentiel des chansons québécoises marquantes d'avant la Révolution tranquille? Musée? Coffret de prestige? Phonothèque pour les chercheurs? Tout ça est bel et bon, mais pas évident à mettre en place. Entre-temps, les disques se brisent. Alors quoi? Alors une brique. Dans la vitrine des disques. Une anthologie de 250 titres, nettoyés et «rematriculés», fournis par ordre alphabétique pour s'y retrouver, avec un livret plus consistant que clinquant, farci d'infos. Le tout dans un boîtier de base semblable à celui de l'anthologie *Douce France*, parue l'an dernier à la même enseigne. L'idée est de de-

meurer dans l'abordable: propagation d'abord. Que chacun ait chez soi un peu de Willie, de Lucille Dumont, de Félix et de Raymond Lévesque, mais aussi quelques jolies trouvailles: mentionnons l'égrillard *Ronde des nichons* de Henri Cartal (1903), *La Samba du tramway* par Muriel Millard, les harmonies exquises des *Rythmics (Réverie)*, et le *Rocket Rock'n'Roll* tréfilé par... Denise Filiatrault. Sauvés!

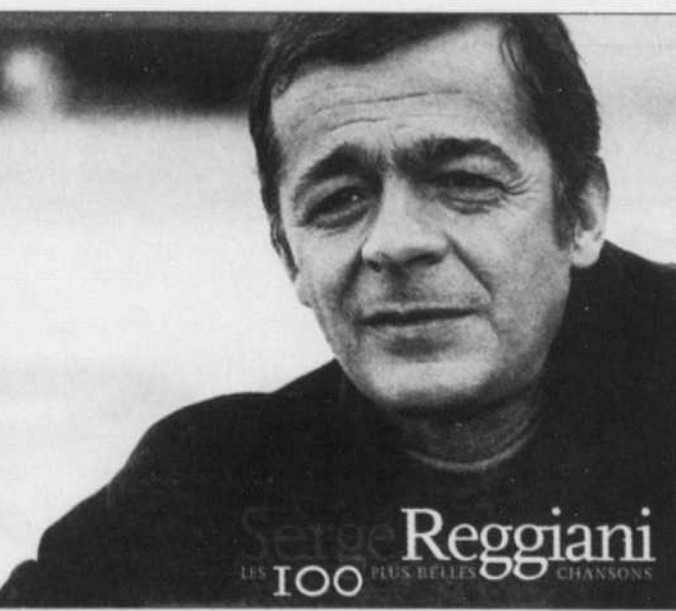
TAKE THE LONG WAY HOME

LIVE IN MONTREAL

Roger Hodgson
 Universal - D.E.P.

À Wilfrid-Pelletier en juin dernier ou par le truchement du DVD résultant, la soirée passée en compagnie de Roger Hodgson est pareillement gratifiante. Doit-on rappeler que Hodgson, ex-Supertramp depuis 23 ans, est un peu beaucoup Supertramp à lui tout seul? Et que Supertramp, au Québec, compte triple? Presque autant que Pink Floyd, en vérité. Mais à la différence d'un autre Roger, Waters celui-là, qui ne sera jamais suffisamment Pink Floyd sans David Gilmour, Hodgson est LA voix de Supertramp. Une voix qui tient bon, jusqu'aux plus hautes cimes des mélodies. Qui plus est, il joue les chansons comme il faut: on les reconnaît en criant ciseau. Deux accords de 12-cordes et on bondit: *Give A Little Bit!* Quelques notes au piano électrique et on exulte: *Hide In Your Shell!* *Dreamer*, *School*, *Sister Moonshine*, *The Logical Song*, *Breakfast In America*, c'est chaque fois la joie. Chaque fois le «sing-along» irrésistible. Chaque fois le même constat: merveilles d'orfevrerie pop que les chansons de Roger Hodgson. Même celles d'après Supertramp. Toutes bonnes. Et encore meilleures à Montréal.

Collaborateur du Devoir



BUZZ **BUZZ-NOËL**

Le Conseil des arts de Montréal en tournée présente
Noël étincelant!
 Œuvres pour cuivres, chœur, harpe et percussions

Vendredi 1^{er} décembre 2006 - 19 h 30
 Centre des loisirs - Saint-Laurent
 1375, rue Grenet, Montréal
 Arrondissement Saint-Laurent
 Billets - rég. 13 \$ / étudiant - aînés 11 \$
 Info 514 855 6110

Dimanche 10 décembre 2006 - 15 h
 Collège Jean-Eudes - Salle Jean-Eudes
 3535, boulevard Rosemont, Montréal
 Arr. Rosemont - La Petite-Patrie
 Entrée gratuite avec laissez-passer
 (disponible dès le 26 novembre)
 Info 514 872 1730

Lundi 11 décembre 2006 - 19 h 30
 Centre culturel de Pierrefonds
 13 850, boulevard Gouin Ouest
 Montréal - arrondissement
 Pierrefonds-Roxboro
 Entrée gratuite avec laissez-passer
 (disponible dès le 28 novembre)
 Info 514 624 1100

Judi 14 décembre 2006 - 20 h
 Église Sainte-Anne, 1 rue de l'Église
 (à l'angle de la rue Ste-Anne)
 Ville de Sainte-Anne-de-Bellevue
 Billets - rég. 8 \$ / enfant 12 ans
 et moins 5 \$, Info 514 457 1605

Vendredi 15 décembre 2006 - 20 h
 Église Saint-Joachim
 2, rue Sainte-Anne
 Ville de Pointe-Claire
 Billets - rég. 12 \$
 / étudiants - aînés 6 \$
 Info 514 630 1220

Samedi 16 décembre 2006 - 20 h
 Pavillon de l'Entrepôt
 2875, boulevard Saint-Joseph
 Montréal - arrondissement Lachine
 Billets - rég. 13 \$
 Info 514 634 3471

www.buzzcf.com

Le voyage de Nadia

Prix Caméra au poing RIDM 2006

Derrière les portes closes de la Kabylie

« Porté par une narration d'une grande poésie, appuyé par des témoignages intenses, *Le voyage de Nadia* est un documentaire percutant et nuancé. »

- Natalia Wysocka - Voir

UN FILM DE CARMEN GARCIA ET NADIA ZOUAOU

PRODUIT PAR CARMEN GARCIA (ARGUS FILMS) ET YVES BISAILLON (ONF) AVEC LA COLLABORATION DE RADIO-CANADA TELEVISION

www.onf.ca/levoyagedenadia

ARGUS ONF MFB

DERNIÈRE SEMAINE!
 À L'AFFICHE AU CINÉMA ONF DU 8 AU 14 DÉCEMBRE 2006
 V.F.: 17h30 et 19h

CinémaBotheque / Cinéma ONF
 1564, rue Saint-Denis, Montréal
 ☎ 514 392-1000
 www.onf.ca/cinemaBotheque

GRAND PRIX DU PUBLIC

MARC BELAND MICHEL MULLER
 GABRIEL FASCAL PASCALE BUSSELES
 GARCIN BUSSELES

100 CRÉATEURS DE LA SÉRIE VENGANCE

GUIDE DE LA PETITE VENGANCE

100 CRÉATEURS DE LA SÉRIE VENGANCE

www.guidelapetitevengeance.com

« ★★★★★ Savoureux! »
 -Denise Martel, Journal de Québec

« Un petit bijou de vengeance, j'ouïs et intrigant »
 -Marc-André Mongrain, Le Droit

« Dense et intelligent... les acteurs sont formidables! »
 -Claude Deschênes, Radio-Canada

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE Consultez les guides horaires des cinémas

Un film réalisé par **ALAIN RESNAIS**

Pas sur la bouche

Gagnant de 3 CÉSAR

Avec Mesdemoiselles : **SABINE AZÉMA**
ISABELLE NANTY **AUDREY TAUTOU**
 et Messieurs : **PIERRE ARDITI** **DARRY COWL**
JALIL LESPERT **DANIEL PRÉVOST** **LAMBERT WILSON**

« Un film délicieux »
 Marc-André Lussier, La Presse

« un enivrant baiser parfumé au champagne »
 Michel Rebichon, Studio Magazine

À l'affiche en exclusivité!

CINÉMA Beauharnois
 2396, Beauharnois E. 721-8080

CINÉMA LE CLAP

Cinéma



Kate Winslet dans *The Holiday*, de Nancy Meyers

Deux romances pour le prix d'une

THE HOLIDAY

(V.F.: LES VACANCES)

Réalisation et scénario: Nancy Meyers. Avec Cameron Diaz, Kate Winslet, Jude Law, Jack Black, Eli Wallach. Image: Dean Cundey. Montage: Joe Hutshing. Musique: Hans Zimmer. États-Unis, 2006, 138 min.

ANDRÉ LAVOIE

En Nancy Meyers sommeille une Martha Stewart qui, lorsqu'elle se réveille, ne le fait qu'avec fracas. Mon collègue Martin Bildeau parlait même de «pornographie immobilière» à propos des intérieurs chic de *Something's Gotta Give*. Soyez tous rassurés: elle n'a rien perdu de sa «perversité» dans *The Holiday*. Par contre, celles qui croyaient voir, dans *What Women Want* par exemple, une féministe soft constateront qu'elle a résolu ment troqué la pancarte pour la guimauve du temps des Fêtes, la plus sucrée entre toutes.

Mais quelle guimauve! Dans *The Holiday*, le spectateur a droit à deux romances pour le prix d'une alors que la beauté des résidences rivalise sans cesse avec celle des vedettes, casting de rêve pour cœurs solitaires ou facilement attendris. Et nul doute que le film fera beaucoup plus de plus en plus populaire, celle des échanges de maisons entre inconnus pour respirer un air nouveau. Ce n'est pourtant pas l'intention première d'Amanda (Cameron Diaz, superficielle et hystérique, donc jamais décalée...) que de découvrir les charmes de la campagne anglaise enneigée ou d'Iris (Kate Winslet, aussi lumineuse dans le rire que dans les larmes) ceux de Los Angeles lorsqu'elles décident, sur un coup de tête et quelques clics de souris, d'accaparer l'espace de l'autre pendant les vacances de Noël. Dévastées à la suite d'échecs amoureux, elles ne songent qu'à fuir, et au plus vite.

Amanda, grassement payée pour concocter des bandes-annonces, débarque avec toute sa

candeur californienne dans un charmant village anglais et après une courte période de désœuvrement, fait la connaissance du frère d'Iris (Jude Law), à première vue un *playboy* impénitent. De son côté, d'abord éblouie par la maison à l'opulence indécente d'Amanda, Iris, cette journaliste désespérément amoureuse d'un collègue vaniteux et hypocrite, n'est pas insensible au charme (discret...) d'un compositeur (Jack Black, vous saisissez? Moi pas encore.). Elle se lie aussi d'amitié avec un vieux scénariste (touchant Eli Wallach) à la mémoire encore vive, figure emblématique d'un Hollywood maintenant préhistorique.

Cette relation teintée de nostalgie constitue la meilleure part de *The Holiday*, sans aucun doute la moins flamboiyante et la plus authentique, bien que Nancy Meyers s'efforce de répandre ici et là des références à un cinéma de l'âge d'or des studios et des «stars glamourieuses», et dont elle se croit l'héritière. Il est vrai que sa naïveté positiviste sur les relations amoureuses sent bon les années 1950 — vous devriez voir les deux seuls enfants du film, sortis tout droit d'un épisode de *Papa a raison* — mais elle maîtrise surtout l'art des quiproquos coquins qui ne surprennent que les personnages, plongés dans des environnements à faire damner n'importe quel locataire montréalais. Même ceux du Plateau Mont-Royal, ce qui n'est pas peu dire!

Ce cinéma trop idyllique pour être honnête, parfaitement calibré pour cette période de l'année, se déguste tout de même avec un certain plaisir (coupable), ne serait-ce que pour se délecter des regards malicieux du patriarcal Wallach ou ceux, diablement enjôleurs, de Jude Law. Inutile de vous aiguiller sur la direction finale que prend ce récit sautillant d'un continent à l'autre avec la constance d'un métronome: les surprises, c'est pour Noël, pas avec *The Holiday*.

Collaborateur du Devoir

L'homme, et les femmes, de La Mancha

Dans le plus récent film d'Almodóvar, les femmes prennent soin des tombes avec le même dévouement que pour leur demeure, car la mort n'est plus une menace, mais une voisine...

VOLVER

Réalisation et scénario: Pedro Almodóvar. Avec Penélope Cruz, Carmen Maura, Lola Duenas, Blanca Portillo. Image: José Luis Alcaine. Montage: José Salcedo. Musique: Alberto Iglesias. Espagne, 2006, 120 min.

ANDRÉ LAVOIE

Je rentre à la maison, semble dire Pedro Almodóvar dans *Volver*, son 17^e long métrage, dont le titre signifie «revenir». Et quel retour! Retour à son admiration pour les femmes (après deux films sur des hommes en crise, *Parle avec elle* et *La Mauvaise Éducation*), à une simplicité narrative, où le cinéaste espagnol préfère un récit linéaire à la multiplicité des flash-back, et finalement à la poussière des lieux de son enfance dans la région de La Mancha.

Les paysages que Pedro Almodóvar n'a jamais désertés sont ceux du mélodrame à l'esthétisme raffiné (qualifié aussi de néoréalisme rose...), intrigues à tiroirs débordants de secrets tachés de sang, le cinéaste se prenant, avec talent, pour un Hitchcock qui aurait pleinement assouvi ses fantasmes sexuels. Car lorsqu'il plante sa caméra au-dessus de la poitrine généreuse de sa star, Penélope Cruz, alors qu'elle lave l'arme du crime, ce n'est pas seulement pour se faire plaisir... Les femmes de son univers, et tout particulièrement celles de *Volver*, représentent un peu toutes les mères qui ont entouré le garçon ayant grandi à la campagne sous le triste règne du général Franco. Et pour Almodóvar, la mère est source de vie mais aussi d'intrigues; il s'y abreuve insatiablement.

C'est cette solidarité féminine qu'il célèbre dans *Volver*, des liens qui défient la mort et toute forme de vraisemblance, car ce petit monde, une banlieue tristounette de Madrid et un village où les hommes ne font guère de vieux os, est bourré de superstitions. Voilà pourquoi les femmes prennent soin des tombes avec le même dévouement que pour leur demeure, car la mort n'est plus une menace, mais une voisine.

Raimunda (Penélope Cruz dans le rôle de sa jeune carrière) en sait d'ailleurs quelque chose,



Penelope Cruz, Yohana Cobo et Lola Duenas dans *Volver*, de Pedro Almodóvar

véritable mère courage aux profonds décolletés, forcée de camoufler le meurtre de son mari par sa fille Paula (Yohana Cobo), pleurant aussi le décès d'une vieille tante restée dans son village natal et qui l'a élevée. Mais voilà que sa sœur Sole (Lola Duenas, désarmante de naïveté), coiffeuse au noir, revient des funérailles avec leur mère Irene (Carmen Maura, d'heureuses retrouvailles avec celui qui a fait d'elle une star) cachée dans le coffre arrière de sa voiture: tous la croyaient morte dans un incendie! S'agirait-il de son fantôme venu racheter ses nombreuses fautes? Ce n'est pas si simple, et ce n'est qu'une des révélations de ce récit touffu où les hommes sont cruellement absents, quand ils ne sont pas carrément exterminés.

Si, comme l'affirme Irene, «les fantômes ne pleurent pas», en revanche peu de vivants pourront résister à ce subtil mélange de soap-opéra haut de gamme et de

thriller où meurtres et mystères forment un tout indissociable. Nourri de glamour hollywoodien et des chefs-d'œuvre des maîtres européens (sous son regard, Cruz conjugue les charmes pulpeux de Sophia Loren et le fatalisme d'Anna Magnani), Almodóvar n'a jamais semblé aussi en phase avec le monde qu'il met en scène. Et de nouveau ses collaborateurs se surpassent, l'un avec ses couleurs chatoyantes mais jamais outrancières (le directeur photo José Luis Alcaine) et l'autre en modulant ses partitions au gré des épisodes tragicomiques (le

Bernard Herrmann de Pedro, Alberto Iglesias).

Volver, œuvre de maturité? Le joyeux cabotin de *La Loi du désir* a longtemps fait place, surtout depuis *La Fleur de mon secret*, à un cinéaste moins soumis à ses prétentions esthétiques, laissant pointer les larmes derrière les artifices. Et elles n'ont jamais été aussi sincères: aussi pures ni aussi délicatement posées sur le visage de ces merveilleuses actrices. Que serait le monde (du cinéma) sans Pedro Almodóvar?...

Collaborateur du Devoir

K-FILMS AMÉRIQUE présente

OFFREZ un beau cadeau de Noël à votre institutrice préférée le DVD La classe de Madame Lise

PRIX JUTRA 2006 MEILLEUR DOCUMENTAIRE

Hyper génial. (...) Un éloge au métier de professeur.
Francis Navarro, RADIO-CANADA

Passionnant, émouvant, intéressant (...) Bravo! un très beau film qu'il faut voir absolument.
Francine Laframboise, 110.2 FM

Un bel exemple d'intégration (...) le portrait d'une enseignante modèle.
Lise Perreault, LA PRESSE

SCÉNARIO ET RÉALISATION SYLVIE GROULX

K-FILMS AMÉRIQUE Les cinéastes sélectionnés de qualité présentent

« Une œuvre lyrique et sensuelle. »
-VOIR Manon Dumais

« PORTRAIT D'ARTISTE QUI SÉDUIT (...) PAR SA BEAUTÉ PICTURALE. »
-LA PRESSE Marc-André Lussier

« D'une beauté à couper le souffle. »
-Rachel Heller KI

« The film is so darned beautiful to look at. »
-John Griffin THE GAZETTE

LVRE DE FEMMES ET DE PEINTURE

UN FILM DE IM KWON-TAEK
AVEC Choi Min-Sik

FESTIVAL DE CANNES 2002
PRIX DE LA MEILLEURE SCÈNE

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE

version originale avec sous-titres français

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

CINÉMA CARTIER

version originale avec sous-titres français et version originale avec sous-titres anglais

CINÉMA DU PARC 3075 Du Parc, 301-1800

★★★★★

Télérama

« Délicatement émouvant »
Le Parisien

LE VOYAGE EN ARMÉNIE

UN FILM DE ROBERT GUÉDIGUIAN

DÈS LE VENDREDI 15 DÉCEMBRE!

★★★★★

John Griffin - The Montreal Gazette

« Un petit bijou d'une ingéniosité confondante. »
Manon Dumais - Voir

« Il faut voir ça, c'est un régal... Absolument palpitant... Passionnant! »
Catherine Parrin, C'est bien meilleur le matin, Radio-Canada Première Châlee

Compétition Officielle Festival du nouveau cinéma de Montréal 2006

MENTION SPÉCIALE DU JURY

RECHERCHER VICTOR PELLERIN

UN FILM DE SOPHIE DÉPASSE

À L'AFFICHE!

EX-CENTRIS

PARALLÈLE

VEN. DU JEU: 13h30 - 19h10

Cinéma



SOURCE BUENA VISTA

Apocalypto, de Mel Gibson, a le mérite d'avoir une distribution uniquement autochtone qui s'exprime en langue maya.

N'en jetez plus!

APOCALYPTO

Réalisation: Mel Gibson. Scénario: Mel Gibson et Farhad Safinia. Avec Rudy Youngblood, Dalia Hernandez, Jonathan Brewer. Image: Dean Semler. Musique: James Horner. Montage: John Wright.

ODILE TREMBLAY

Ça valait bien la peine! Se fendre en quatre pour trouver une distribution composée uniquement d'autochtones des trois Amériques, les faire s'exprimer en langue maya en embauchant un entraîneur pour l'accent, montrer une production énorme avec temple maya reconstruit.

Mel Gibson, qui avait remporté son pari d'attirer les foules devant la sanglante *Passion du Christ* en araméen et en latin, rencontre à travers *Apocalypto* son Waterloo: un scénario bébéte autant qu'ultraviolent (qui emprunte un de ses punchs au *Temple du Soleil* d'Hergé), une mise en scène racoleuse, une approche réductrice de la civilisation maya. N'en jetez plus.

Non seulement ce grand peuple du Yucatán maîtrisait l'astronomie, mais il avait inventé sa propre écriture et mis au point des calendriers complexes. Et même s'ils étaient en déclin avancé au moment de la conquête espagnole, période ici mise en scène, les Mayas constituaient une société complexe, qui méritait largement de recevoir au XXI^e siècle un tribut cinématographique à la hauteur de sa grandeur.

Or Gibson, malgré un matériel aussi riche — il s'était par ailleurs, assure-t-il, largement documenté —, livre un pétard mouillé, bruyant, sans intérêt. Les images souvent très léchées contrastent avec le projet d'authenticité.

Pour *La Passion du Christ*, Gibson avait reçu l'appui des chrétiens fondamentalistes. Le sujet, dans une Amérique devenue si religieuse, s'était avéré vendeur. De toute façon, ce film-choc possédait sa portée. *Apocalypto*, qui entend faire revivre la civilisation maya, n'a rien à dire sur son sujet, et on voit mal quel public pourrait s'y laisser prendre, mis à part quelques adolescents épris de scènes sanglantes gratuites. Quant à la critique, elle l'éreinterait sûrement à pleines tribunes. Les récentes controverses entourant des propos antisémites de Gibson devraient d'ailleurs être mises de côté en cette affaire. *Apocalypto* mérite de s'écrouler pour ses seuls défauts intrinsèques.

Parti pris pour le sang

Braveheart était une épopée guerrière, *La Passion du Christ* racontait la torture d'un prophète. Dans ces deux films précédents de Gibson, la violence, quoique excessive, se justifiait par le propos. Ici, *Apocalypto* manifeste un parti pris délibéré pour le sang et les horreurs en boucle, qui éclaire au grand jour des obsessions franchement malsaines, atrophiaient sa vision de cinéaste.

L'histoire se résume à peu de

chose près à la fuite du héros, un indigène des forêts humides capturé par des guerriers mayas, qui n'en finit plus d'échapper à ses féroces poursuivants. L'Empire maya est réduit à une imposante pyramide où se pratiquent des sacrifices humains et à la cruauté de ses trafiquants d'esclaves.

Tout le reste (80 % du film) ne constitue que poursuites et assauts cruels. *Apocalypto* apparaît comme un film primaire d'aventures et d'action avec petite note d'amour conjugal contrarié appuyée à gros traits; qui accessoirement s'offre un fond de décor maya, comme dans une sorte de jeu vidéo placé dans un cadre historique.

Rudy Youngblood, un Amérindien américain aux origines comanches crees et yaquis, incarné avec souplesse, à défaut d'expressivité, le rusé et rapide fuyard, qui échappe à ses agresseurs, quoique transpercé deux fois, au mépris des règles physiologiques qui l'auraient voulu affaibli. La plupart des interprètes héritent de rôles monolithiques, parfois caricaturaux, laissant peu de place aux nuances: brutes à mine patibulaire, souffre-douleur, belle-mère acariâtre, tendre et courageuse amoureuse, grand-prêtre majestueux, etc.

Vide, soit, cet *Apocalypto*.

mais avec une efficacité dans la peur qu'il distille chez le spectateur et les réactions viscérales de dégoût face à pareil déploiement de violence. La chute du film apporte des éléments intéressants, avec entrée dans une ère nouvelle et grand débarquement espagnol, mais Gibson parvient à assaisonner le tout de sirop de mélasse.

Restent des prémisses louables: le choix de la langue maya plutôt que de l'anglais à des fins d'authenticité — comme l'araméen de *La Passion du Christ* —, l'absence de vedettes au profit d'interprètes amérindiens, parfois non professionnels. Un exemple en la matière pour Hollywood. L'ennui, c'est que l'exercice ne mène nul part...

Le Devoir

PALMARÈS DVD
ARCHAMBAULT

Résultats des ventes:
Du 28 novembre au 4 décembre 2006

FILM/TÉLÉSÉRIE

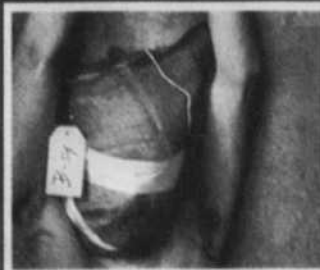
- 1 PASSE-PARTOUT
- 2 LA PETITE VIE NOËL CHEZ LES PARÉ
- 3 SUPERMAN RETURNS
- 4 OSS 117
- 5 ICE AGE 2: THE MELTDOWN
- 6 DA VINCI CODE
- 7 SYMPHONIE Coffret
- 8 LES VOISINS
- 9 CARS
- 10 LE COEUR A SES RAISONS Saison 2

MUSIQUE/SPECTACLE/AUTRE

- 1 LES NORDIQUES
- 2 NATHALIE LAMBERT Cardio Latino
- 3 LOUIS-JOSÉ HOUE À l'Olympia de Montréal
- 4 SOIRÉE CANADIENNE Artistes variés
- 5 MICHEL BARRETTE 20 ans déjà
- 6 GRÉGORIE CHARLES Noir et blanc
- 7 LARA FABIAN Un regard 9
- 8 YVON DESCHAMPS Intégrale: années 1990-2000
- 9 KALIN On dormira demain
- 10 LE DERNIER TRAPPEUR

LE RÉZO

du cinéma indépendant
www.lerezo.org



présente:
ALLER SIMPLE POUR GUANTANAMO

Un film de Michael Winterbottom
Quatre Britanniques d'origine pakistanaise partent au Pakistan pour assister à un mariage. Après s'être rendus en Afghanistan, ils sont pris par les Américains lors de la chute de Kaboul, accusés de terrorisme, et internés à la prison de Guantanamo.

LE MARDI 12 DÉCEMBRE

• La Placard, 2129, Mont-Royal Est, Montréal à 19h30

LE MERCREDI 13 DÉCEMBRE

• La Tordue, présenté à la cour de circuit 199, rue Saint-Jean-Baptiste L'Isle-Verte à 19h30

• Angélus Bistro, 241, Chemin du Roy, DesChambault à 19h30

• Côte-Cour, 4014, de la Fabrique, Jonquière à 19h30

LE JEUDI 14 DÉCEMBRE

• Cogap de Mont-Laurier 700, rue Parent, Mont-Laurier Jeudi à 20h

INFORMATIONS: WWW.LEREZO.ORG

LE DEVOIR
TELEFILM

Tout en surface

BLOOD DIAMOND (LE DIAMANT DE SANG)

D'Edward Zwick. Avec Leonardo DiCaprio, Djimon Hounsou, Jennifer Connelly, Michael Sheen, Arnold Vosloo, Basil Wallace. Scénario: Charles Leavitt. Image: Eduardo Serra. Montage: Steven Rosenblum. Musique: James Newton Howard. États-Unis, 2006, 143 minutes.

MARTIN BILODEAU

Il eût fallu choisir. Entre le film d'aventure et le film politique, Edward Zwick (*Legends of the Fall*, *The Last Samurai*) aurait dû choisir son camp. Ou faire preuve de plus de talent dans le mariage de ces deux genres. Avec *Blood Diamond*, chasse au trésor dans la Sierra Leone doublée d'une dénonciation de la complicité occidentale dans la guerre civile qui a ravagé ce petit pays d'Afrique noire au cours des années 90, le cinéaste veut instruire et divertir. Mais les bons mots pour le dire et les bonnes images pour le montrer semblent hors de sa portée. Car n'est pas Sydney Pollack qui veut.

De fait, il ne manque que Kathleen Turner en talons aiguilles pour compléter l'éventail des clichés qui parsement cette épopée vaguement picaresque, qui promet le divertissement et l'indignation à 99,99 % des spectateurs, le choc de l'illumination à la fraction restante potentiellement propriétaire d'un de ces brillants et controversés diamants.

À l'insu de ses ravisseurs, Salomon (Djimon Hounsou), un forçat des mines diamantifères exploitées par les insurgés qui ont plongé le pays dans la guerre civile, a caché dans la jungle un diamant brut d'une valeur inestimable. Danny

Archer (Leonardo DiCaprio, qui pêche par l'exemple), mercenaire du Zimbabwe, intermédiaire entre les marchands d'armes et de diamants, veut mettre la main sur ledit caillou. Une journaliste américaine (Jennifer Connelly) veut pour sa part faire la lumière sur les liens présumés entre les rebelles de la Sierra Leone et les diamantaires européens. Comment ils se rencontrent, comment ils s'épaulent, comment ils se quittent, voilà pour l'essentiel le programme de cette course à obstacles en compagnie du vice et de la vertu, truffée d'intrigues ludiques propres au film d'aventures et de messages politiques matraqués, qui découvre la surface du problème jusque dans sa périphérie (camps de réfugiés, enfants-soldats, etc.) sans rien révéler de ses sources et de son fond.

L'abominable musique de James Newton Howard noie le poisson et annonce tous les virages avant

qu'ils ne surviennent. Ce qui dispense Edward Zwick, un habile faiseur, de stimuler son intrigue au moyen de la mise en scène et d'imposer un véritable point de vue. De fait, on a constamment l'impression que le cinéaste a réduit le matériau, plutôt que de l'enrichir. Ses paysages, au départ bien dessinés, deviennent sous sa baguette des archétypes. Les paysages, d'une beauté troublante quand on sait l'horreur qui se cache derrière, n'inspirent devant sa lentille que de belles images. Enfin, les nombreux massacres qui émaillent le récit prennent sous son contrôle valeur de spectacles. Se pourrait-il que ce très (trop) long film se prenne trop au sérieux pour être amusant, et pas assez au sérieux pour être crédible? En d'autres mots, que le diamant soit tombé du canapé?

Collaborateur du Devoir

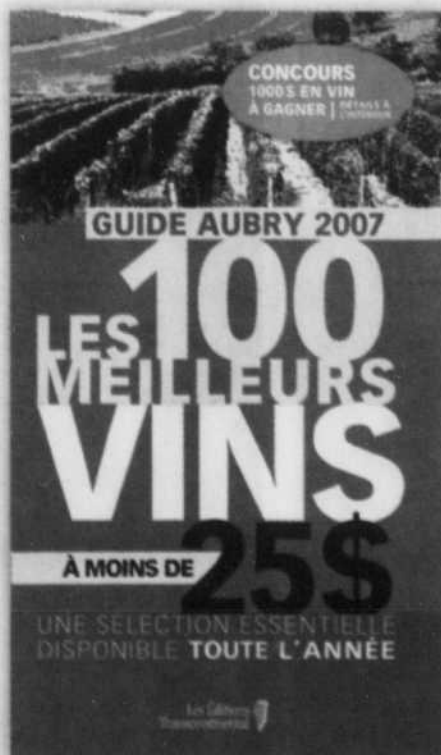


SOURCE WARNER BROS.

Leonardo DiCaprio dans *Blood Diamond*, d'Edward Zwick

Offrez-le sans modération!

Pour trouver rapido presto les meilleurs vins à meilleur prix disponibles à longueur d'année dans toutes les succursales de la SAQ, voici le guide d'achat le plus pratique sur le marché.



LES INCONTOURNABLES:

- Le top 100 des rouges, rosés et blancs à moins de 25\$
- 10 bons vins à moins de 10\$
- 10 vins ratés à mettre sur la liste noire en 2007
- 25 vins extraordinaires à plus de 25\$
- 18 bonnes affaires à ne pas manquer
- Les meilleurs apéros, mousseux, portos, moelleux et eaux-de-vie
- Une présentation bien pensée pour un repérage-éclair en succursale
- Un concours: 1000\$ en vin à gagner!

Les 100 meilleurs vins à moins de 25\$

Jean Aubry • 272 pages • 18,95\$

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

Les Éditions Transcontinental